


37
3S C
15



MÉMOIRE
SUR LA VERSIFICATION
ET ESSAIS DIVERS

PAR LE COMTE

DE SAINT LEU

ADRESSÉS ET DEDIÉS

A L'ACADEMIE FRANÇAISE

DE L'INSTITUT.

Decipimur specie recti.
Hor.
Et souvent la césure
Plait, je ne sais comment, en rompant la mesure.
Vol.

A FLORENCE
CHEZ GUILLAUME PIATTI
MDCCCXIX.

MÉMOIRE

SUR LA VERSIFICATION

PREMIÈRE PARTIE.

Un anonyme proposa, il y a 6 ans, la question suivante:

„ Quelles sont les difficultés réelles qui s'oppo-
„ sent à l'introduction du rythme des grecs et des
„ latins dans la poësie française? Pourquoi ne
„ peut-on pas faire des vers français sans rimes?

„ Supposé que le défaut de fixité de la prosodie
„ française soit une des raisons principales, est-ce
„ un obstacle invincible?

„ Et comment peut-on parvenir à établir, à cet
„ égard, des principes sûrs, clairs et faciles?

„ Quelles sont les tentatives, les recherches et
„ les ouvrages remarquables, que l'on a fait jus-
„ qu'ici sur cet objet?

„ En donner l'analyse, faire voir jusques à quel „ point on est avancé dans cet examen intéressant.

„ Par quelle raison, enfin, si la réussite est im- „ possible, les autres langues modernes y sont-elles „ parvenues?

L'Académie française, chargée d'adjuger le prix, couronna le mémoire de l'ab. Scoppa Sicilien. Cependant la question resta indécise: elle consiste à savoir si l'on peut se passer de la rime dans la versification française, et de quelle manière?

Le mémoire de l'ab. Scoppa fut publié sous le titre pompeux de: *Beautés poëtiques de toutes les langues*. L'auteur se trouvoit alors à Paris; entraîné par son desir de plaire à la nation chez la quelle il demeuroit, il avança des propositions, que son ouvrage est bien loin de prouver.

Les vers héxametres, dit-il, ne sont pas de six pieds mais de cinq (1).

Ces vers ne sont pas formés de spondées et de dactyles mais d'anapestes (2).

Les langues modernes ont la quantité métrique à l'égal des langues latine et grecque (3).

(1) Voyez Scoppa pag. 23 et 131.
(2) Idem pag. 23 et 170.
(3) Idem pag. 199.

L'on peut introduire le rythme des grecs et des latins dans la versification française (1).

L'on peut faire des vers français sans rime et ces sortes de vers sont plus harmonieux que les vers italiens (2) &c. &c.

Il semble qu'avant de hazarder de telles propositions il auroit fallu prendre une connoissance parfaite du programme, et l'analyser dans toutes ses parties.

Plusieurs questions différentes sont implicitement comprises dans celle qui nous occupe. Il en est jusques à huit que l'on peut déduire de la principale. Je les analyserai successivement; et en cherchant comment l'auteur du mémoire couronné a resolu le problème, je tacherai de parvenir à ce but.

J'avoue franchement que si l'erudition de l'ab. Scoppa et son mémoire couronné m'ont été fort peu utiles, je me suis prévalu et me prevaux ici des connoissances positives du savant abbé Baïni directeur de la musique Pontificale: je le consultai quelques mois après l'époque, où des essais qui me réussirent, formèrent mon opinion. Mais ce ne fut que lorsque j'eus la satisfaction d'apprendre de l'ab. Baïni lui-même, que son opinion étoit à très

(1) Voyez Scoppa pag. 68.
(2) Idem pag. 104 et 110.

peu de chose près conforme à la mienne, que celle-ci fut décidement fixée.

1.re QUESTION.

Quelles sont les difficultés réelles qui s'opposent à l'introduction du rythme des grecs et des latins dans la poësie française?

Cette première question suppose les deux propositions suivantes:

La poësie des grecs et des latins a un rythme.

La poësie française est privée de ce rythme.

Cela posé, la question se subdivise en deux parties:

A. Peut-on introduire le rythme des grecs et des latins dans la poësie française?

B. Si cela n'est pas possible quelles sont les difficultés qui s'y opposent?

La poësie des grecs et des latins (c'est à dire la versification) a un rythme. Mais qu'est-ce qu'on entend par rythme? L'ab. Scoppa (1) répète après Vossius que ni les grammairiens, ni les musiciens, ni les philosophes ne peuvent s'accorder sur ce qu'on doit entendre par rythme, cadence, ou nombre, paroles qui ont la même signification (2).

(1) Beautés poëtiques de toutes les langues; pag. 15, §. 1, n.o 12.
(2) Scoppa idem.

Cependant il en donne bientôt la définition suivante: *le rythme,* dit-il, *est une suite indéfinie de pieds toujours semblables. Il dépend de la continuation convenable de ces pieds; il ne consiste que dans l'arrangement systématique de pieds proportionnés et uniformes* (1).

Le rythme des vers grecs et latins consiste donc dans un arrangement systématique de pieds toujours semblables, c'est à dire composés de longues et de brêves, ou métriques.

La versification française est privée de ce rythme. Cette proposition est incontestable. La versification française n'a point de pieds métriques; elle est rythmique et non métrique, puisqu'elle est basée sur le nombre des syllabes et non sur leur quantité.

Mais il ne suit pas de là qu'elle n'a aucun rythme. *La justesse, la cadence et la rime forment la beauté principale de notre versification actuelle* (2). Or, *cadence, rythme, et nombre* sont synonymes: Donc, si la versification française a une *cadence* elle a aussi un *rythme.*

Peut-on introduire le rythme des Grecs et des Latins dans la versification française? Non, cer-

(1) Idem §. 7.

(2) Rollin: de la manière d'enseigner et étudier les belles lettres liv. 2, chap. 2, de la Poësie en particulier art. 1, pag. 121.

tainement; à moins de changer entièrement la langue.

„ La quantité, dit Rollin, qui contribue tant au „ nombre et à la cadence du discours n'a pu se „ faire admettre dans notre langue (1). J'entends „ de la manière, dont elle est employée dans les „ langues grecque et latine, sur tout par rapport „ aux pieds des vers &c. „ Donc, si la langue française est privée de quantité, on ne peut introduire dans sa versification le rythme des Grecs et des Latins, qui a pour élément des pieds la quantité des syllabes.

Il faut cependant remarquer avec Rollin, que si, dans sa prosodie, la langue française est privée de quantité il ne s'ensuit pas qu'elle n'ait point de mots mesurés par la longueur ou la brièveté des syllabes: „ A la vérité la langue française „ observe la longueur et la brieveté des voyel- „ les dans la prononciation; et cette différence „ va quelquefois jusqu'à donner au même mot „ une différente signification. Aveuglement, sub- „ stantif; aveuglément, adverbe; matin, màtin; la „ voyelle *e* dans les quatre mots suivants, *sévère,* „ *Evêque, repêché de l'eau, revêtez-vous*, a trois sons

(1) De la lecture des livres français pag. 6.

„ et trois quantités différentes. Il est donc clair „ que le français a sa quantité, quoiqu'elle ne soit „ pas toujours aussi distinctement marquée dans „ chaque syllabe que dans le grec et le latin „ (1). Mais comme cette quantité n'est pas assez étendue, ni assez sensible et distincte dans tous les mots, pour que l'on puisse former des pieds et des mesures, il en résulte que l'on ne peut introduire dans la langue française la versification métrique des Grecs et des Latins.

Qu'est ce qui s'oppose à cette introduction? — On vient de le dire: le défaut de quantité. Nous devons nous contenter d'une versification rythmique, mais différente de celle des Anciens.

2.e QUESTION.

Supposé que le défaut de fixité de la prosodie française soit une des raisons principales, est-ce un obstacle invincible?

Cette demande se subdivise en trois parties:

A. La prosodie française manque de fixité.

B. Est-ce une des raisons principales qui empêche de faire des vers français sans rime?

C. Est-ce un obstacle invincible?

L'affirmative est incontestable sur la première et la seconde partie. C'est envain que l'on s'attache-

(1) Manière d'enseigner les belles lettres.

roit à prouver l'existence de la quantité prosodique dans notre langue par les différentes significations qu'elle seule produit dans plusieurs mots; ceux-ci sont trop peu nombreux pour que l'on puisse former d'après eux un système de prosodie.

Comme celles des langues italienne et espagnole, la prosodie française manque de fixité.

Les nuances de quantité observées dans la prononciation sont sujettes à trop de variations, soit à cause des accents provinciaux, soit par ce qu'elles sont trop foibles: *Les étrangers*, dit Rollin, *défigurent nos vers par la manière dont ils les prononcent.* Toutes les tentatives pour fixer la prosodie ont été et seront toujours inutiles: il faudroit bouleverser la langue pour en venir à bout. La prononciation et la déclamation, soit des vers soit de la prose, se réglent dans nos langues modernes, non sur des nuances de quantité, mais d'après les accents.

Ce défaut de fixité est-il le principal obstacle aux vers non rimés, et est-il invincible? — Non. Ce même défaut de fixité existe dans la langue italienne, et cependant on fait des vers italiens sans rimes; la prosodie de la langue espagnole n'est pas déterminée d'une manière invariable, et elle a des vers non rimés. Si les versifications Française, Italienne, et

Espagnole devoient être métriques, le défaut de fixité de leur prosodie empêcheroit certainement que l'on ne fit dans ces langues des vers non rimés et même rimés; mais comme la versification française doit être basée, ainsi qu'on le verra plus bas, sur un nombre déterminé de syllabes, et sur une distribution harmonieuse des accents et des césures, il en résulte que la non fixité ou l'indétermination de la quantité prosodique, n'apporte aucun obstacle à la formation des vers français soit rimés, soit sans rimes.

3.e QUESTION.

Comment peut-on établir à cet égard des principes sûrs, clairs et faciles?

Si l'on entendoit par là des règles pour fixer la prosodie, ces règles seroient inutiles à rechercher, parceque cette fixité est impossible dans les langues modernes, et parcequ'elle seroit inutile, puisque la versification de ces langues est rythmique et non métrique; mais, s'il s'agit des règles nécessaires à la formation des vers sans rimes, on trouvera la réponse à l'article de la question 8.me

4.me QUESTION.

Quelles sont les tentatives, les recherches, et les ouvrages remarquables faits jusqu'ici sur cet objet intéressant?

En considérant cette question sous le même point de vue que la précédente, on peut affirmer que le nombre de ceux qui se sont occupés de former des vers français sans rime est très peu considérable. Comme leurs efforts furent toujours inutiles et qu'ils considérèrent cet objet sous deux aspects différents, également faux: l'existence de la quantité dans la prosodie française; et qu'ils ne s'occupèrent jamais du rythme de nos vers, leurs tentatives, leurs recherches et leurs ouvrages seraient inutiles à l'objet qui nous occupe. L'ab.Scoppa, est à ma connaissance, le seul qui ait parlé du rythme des vers français, mais il n'a pas réussi à éclaircir cette matière dans les deux ouvrages qu'il a publié; ouvrages qui, cependant, constatent son érudition et les peines qu'il s'est donné.

5.me QUESTION.

Par quelles raisons, enfin, si la réussite est impossible, d'autres nations modernes y sont-elles parvenues?

Il faut remarquer ici que l'auteur du programme a voulu parler des Anglais et des Allemands par ces mots: *d'autres nations modernes,* puisque ces deux nations ont des poëmes entiers écrits en vers hexamètres. Mais ce seroit une tâche trop considérable pour moi que l'examen approfondi de

l'essence des versifications des langues du nord. L'objet de ce mémoire, comme le premier but du programme, est de comparer la versification française avec l'italienne et l'espagnole, puisque ces trois langues ont entr'elles tant d'analogie.

Par ces mots: *comment d'autres nations modernes y sont-elles parvenues?* l'auteur du programme a voulu connaître pourquoi et comment l'on a pu se passer de la rime dans les autres langues modernes: et c'est ce que l'on verra plus bas.

6.me QUESTION.

Pourquoi ne peut-on pas faire des vers français sans rimes?

Les peuples de l'Orient, ceux de l'Afrique et des parties Septentrionales de l'Europe firent toujours usage de la rime. Les livres sacrés, et principalement les pseaumes, nous la font voir chez les Hébreux qui avoient apporté cet usage de l'Egypte. Telles encore furent les versifications des Ethiopiens, des Phéniciens et des Arabes.

Les Latins et les Grecs adoptèrent la versification métrique. Cependant les premiers nous ont laissé des poësies rimées, principalement dans les vers connus sous la dénomination de *Leonini*.

Les Grecs, plus que les Latins encore, ont sou-

vent fait usage de la rime, non seulement dans leurs vers, mais encore dans leur prose, ainsi que le prouvent les œuvres de Gorgias le rhéteur, d'Isocrate et d'autres.

Mais ce n'est qu'au 12ᵉ siècle qu'elle fut introduite en Italie, et dans les parties de la France et de l'Europe qui l'avoisinent.

Les Provençaux d'abord, et ensuite les Catalans, ou peut-être les Siciliens, commencèrent à faire usage de la rime vers le milieu du 12ᵉ siècle, lorsque, sous le règne de l'Empereur Frederic I.er, la poësie et la langue latines étoient tombées en désuétude. Le voisinage et les communications que les Provençaux, sous leurs Comtes de la maison d'Anjou, qui régnoit alors à Naples, eurent avec les Toscans firent adopter la rime à ceux-ci: de nombreux ouvrages rimés parurent à la fin du 12ᵉ siècle.

Cependant ces nations ne s'astreignirent pas à ce seul mode de versifier, et peu de tems après l'on commença à écrire en Italie et en Espagne des vers sans rimes et non métriques.

Les Grecs et les Latins avaient mis dans leurs vers toute la variété des sons des voyelles; ils avaient formé des pieds de plusieurs sortes, composés de syllabes longues et brèves, et avec ces

pieds, des mètres, et avec des mètres un rythme, ce qui leur avait donné une véritable versification métrique.

Les langues modernes, nées à l'époque de la décadence de la langue latine, n'eurent pas assez de force pour introduire dans leur prosodie la quantité des syllabes. Se trouvant ainsi dans l'impossibilité d'avoir une versification métrique, elles se contentèrent de disposer symétriquement l'accent de chaque mot, et de combiner ensuite cette disposition symétrique des accens avec un nombre fixe de syllabes, à quoi elles ajoutèrent, quelquefois, une même cadence à la fin de chaque deux vers: elles eurent ainsi une double versification rythmique libre, ou bien enchaînée par la rime.

Mais la première de ces versifications n'existe pas dans la langue française, puisque la disposition symétrique des accens, d'où dépend le rythme poëtique, lui manque: la versification française actuelle privée de la rime ne seroit ni rythmique, ni métrique. Elle ne consiste que dans la césure, un nombre déterminé de syllabes et la rime. Si l'on retranche celle-ci, ce qui reste ne la distingue pas assez de la prose.

Les Anciens eurent une langue poëtique différente de la langue oratoire ou prosaïque; les Mo-

dernes aussi, principalement les Italiens; la seule langue française n'en a point.

En italien, les mots, les expressions poëtiques, annoncent souvent le vers par eux mêmes; c'est pour cela qu'un seul accent suffit au vers *settenario*. L'on ne peut pas dire cependant que ce vers, quoique privé de l'accent sur la quatrième syllabe et n'en ayant qu'un seul sur la sixième, soit de la prose. En français, au contraire, comme il n'y a point de langue poëtique à part, pour peu qu'on néglige la versification elle ne se distingue plus.

7.e QUESTION.

Comment, si la réussite est impossible, les autres langues modernes y sont-elles parvenues?

L'on a déjà vu de quelle manière les Modernes ont réglé leur versification et construit des vers sans rimes.

Un nombre déterminé de syllabes et la distribution symétrique des accens forment le vers; de cet ordre répété naît le rythme poëtique et une versification véritable, sans nul besoin de la rime.

La définition précise que l'on donne généralement des vers italiens est suffisante pour prouver cette assertion; je la rapporterai telle qu'elle se trouve dans l'introduction à la poësie vulgaire de Jean Baptiste Bisso, qui l'a tirée des ouvrages d'Andreucci.

„ Il verso italiano è un accozzamento di sillabe „ (il Trissino ed il Mazzoni direbbero piedi) con „ accenti collocati a certi determinati luoghi, la „ misura del quale sia agevolmente osservabile, „ ritrovato per dilettare l' udito, e per ajutar la „ memoria „.

Il n'est pas question de la rime dans cette définition, mais seulement d'accents mis à des places déterminées, et d'un arrangement de syllabes dont la cadence soit sensible, faite pour plaire à l'oreille et pour aider la mémoire.

Messieurs de Port Royal (1) définissent aussi de la même manière la versification Toscane. C'est sur ces règles qu'est basée la versification Espagnole (2).

Les anciens poëtes Italiens employèrent la rime à la fin et même au milieu du vers; mais depuis le 16ème siècle l'on a écrit sans rimes des comédies, des tragédies, des poëmes héroïques et indépendamment de beaucoup de traductions, et de diverses poësies lyriques, de bons traités sur les arts et les sciences, tels que: *la Coltivazione dell' Alamanni: le Api di Giovanni Rucellai: l'Arte poetica*

(1) Méthode abrégée pour apprendre la langue latine.
(2) Voyez l'Art rythmique par D. G. Caramuel moine de Citeau.

di Girolamo Muzio: la Morale filosofia di Benedetto Menzini, et d'autres encore, qui ne s'accomoderoient pas de l'esclavage de la rime. Ce mode de versification fut employé de trois manières:

Dans les *endécasyllabes piani.*

Dans les *endécasyllabes sdruccioli.*

Dans les *endécasyllabes* mêlés avec les *settenarii.* Tout autre mélange est défendu par Crescimbeni, celui de tous les auteurs qui a donné les règles les plus sévères.

On exige que cette espèce de versification ait une harmonie soutenue; que la locution en soit très pure, l'expression vive, la sentence noble, et les licences poëtiques bannies: Or, cette délicatesse même n'en fait elle pas suffisamment l'éloge?

Voilà par quelles raisons, et de quelle manière, les modernes, à l'exception des français, ont eu des vers sans rimes. Ils y sont parvenus en suivant les traces des anciens grecs et latins, c'est à dire en distribuant symètriquement les accents à des places fixes; ils établirent ainsi des pauses et correspondances de tems, à l'imitation des pieds des vers grecs et latins, et obtinrent des vers véritables, distincts de la prose, non seulement par un nombre déterminé de syllabes ou une harmonie accidentelle, mais par le rythme de ces pieds ou pauses

disposés harmoniquement en quinte ou en tierce l'une de l'autre.

8.ème QUESTION.

De quelle manière peut-on parvenir à établir à cet égard des principes sûrs, clairs, et faciles?

D'après tout ce qui précède, cette question se réduit à demander les règles nécessaires pour former des vers sans rimes.

Ces règles ont déjà été indiquées plus haut. Elles sont les mêmes pour la langue française que pour les autres langues modernes: un nombre déterminé de syllabes et la distribution harmonieuse des accents en quinte ou en tierce.

Cette opinion est aussi celle de M.rs de Port Royal, et leur témoignage est assez concluant.

Les vers italiens sont de trois sortes, ainsi qu'il a déjà été dit: *sdruccioli*, *tronchi*, ou *piani*. Les *sdruccioli* n'existent pas en français. Les *tronchi* sont en grand nombre puisque ce vers a l'accent sur la dernière syllabe, et que presque tous les mots de notre langue sont accentués de cette manière. Les vers *piani* ont un accent sur l'avant dernière syllabe, et tels sont les vers français qui se terminent par un *e* muet. Il est bien vrai que le son de

l'*e* muet est souvent affaibli dans la prononciation; cependant je pense qu'il doit être considéré comme une syllabe à la fin du vers par les raisons suivantes: 1.° Parceque dans les vers actuels, toutes les fois que l'*e* muet est suivi d'une autre voyelle, il est élidé; ce qui prouve qu'on le compte pour une syllabe, car sans cela cette précaution seroit inutile. 2.° Parceque la prononciation le fait toujours sentir. 3.° Parceque les musiciens français lui assignent toujours une note particulière. Les vers qui se terminent par un *e* muet sont donc justement considérés comme *piani*.

La distribution des accents de tierce en tierce donne au vers de 12 syllabes les principes constitutifs essentiels des autres vers modernes; cependant elle n'en change pas la construction matérielle. En effet, il doit y avoir dans les vers alexandrins un repos ou césure après la 6ème syllabe, et ce repos ou césure existe toujours après que l'on a distribué les accents de tierce en tierce. Que l'on commence à placer les accents à la 4ème syllabe, l'on aura cinq accents et quatre repos; les accents seront sur les 4e 6e 8e 10e 12e, et les repos après les 4e 6e 8e 10e.

Il n'est pas nécessaire d'employer tous ces accents pour obtenir la césure après la sixième syllabe; on peut les disposer soit en tierce, soit en

quinte, comme dans les autres langues modernes: par exemple sur les 6e 8e et 12e syllabes, ou sur les 6e 8e 10e et 12e, ou sur les 6e 10e et 12e. Dans toutes ces combinaisons l'on obtient le repos après la sixième syllabe, et avec cela l'avantage des autres repos ou accents. L'on peut employer ceux-ci de manière à ce qu'il n'y ait pas de repos après la sixième syllabe; par ex. de quinte en quinte sur les 4e 8e et 12e, ou bien sur les 4e 8e 10e et 12e. Si l'on entremêle ces distributions aux autres, l'on obtiendra plus de variété, et l'on évitera toute espèce de monotonie.

Dans les vers de 10 syllabes actuels, indépendamment de la rime, l'on exige après la 4e syllabe, un repos que l'on obtiendrait également en suivant ce que je propose, puisque les accents, distribués soit en tierce, soit en quinte, se trouveront sur les 4e 6e 8e et 10e, ou sur les 4e 8e et 10e, ou sur les 4e 6e et 10e.

Dans les vers plus petits la distribution, dont on vient de parler, convient d'autant plus, que, dans ces sortes de vers, les accents n'ont aucune place déterminée; de sorte que presque toujours un accent est détruit ou s'oppose à l'autre : en suivant ce que je propose, ces inconvénients disparaitroient, les petits vers mêmes deviendroient rythmiques



et harmonieux sans le secours de la rime. Les vers de six syllabes auroient les accents sur les 4e et 6e. Les vers de 8 sur les 4e 6 et 8e ou bien sur les 4e et 8e; les vers de 7 devroient avoir les leurs sur les 3e 5e et 7e ou sur les 3e et 7e; et ceux de neuf sur les 3e 6e et 9e. Ces vers auroient ainsi leurs accents disposés harmoniquement, et, dans leur succession, le nombre la distribution ou le rythme nécessaires pour être de véritables vers sans nul besoin de la rime.

Une dernière question reste encore à examiner. Le rythme musical peut-il être utile au rythme de la versification? ou bien le rythme de la versification française peut-il s'améliorer par le secours du rythme musical? On peut sans hésiter répondre affirmativement à cette question: laissons ici s'expliquer l'ab. Baïni dans sa propre langue avec la précision et la profondeur qui le distinguent.

„ Il ritmo musicale progredisce sempre eguale
„ a se stesso, e si compie, e si rinnuova insieme al
„ battere d'ogni nuova battuta, sia di tempo pari,
„ sia di tempo dispari. La versificazione delle lin-
„ gue moderne, tranne la francese, guidandosi co-
„ gli accenti posti armonicamente di terza in ter-
„ za, o di quinta in quinta, imita il ritmo musicale
„ di tempo pari semplice, se progrediscono gli

„ accenti di terza in terza; composto se camminano „ di quinta in quinta; benchè poi per vezzo si cambino a vicenda, ed adattinsi anche al ritmo di „ tempo dispari, raddoppiando il valore della sillaba accentata nei due colpi del battere della „ battuta ternaria, e così giovansi nelle lingue moderne questi due ritmi procedendo di scambievol „ concerto „.

Comme la versification française n'a point eu jusqu'ici de distribution ni de places fixes pour ses accents, elle ne peut suivre le rythme musical sans le dénaturer, ou sans se modifier elle même. Deux espèces de vers ont bien un accent à une place fixe, savoir à la 6ème syllabe dans les alexandrins, et à la 4e dans ceux de 10. Mais les autres accents dans ces mêmes vers, disposés sans ordre ni harmonie, avant ou après, ne sauroient s'adapter au rythme musical.

Lorsque dans notre versification on placera les accents symètriquement, à l'instar des autres langues modernes, ou en tierce ou en quinte, la poësie s'aidera du rythme musical, lequel, à son tour, tirera le plus grand avantage d'une versification rythmique.

La rime fut mise en usage lorsque notre langue n'étoit pas perfectionnée.

Il seroit difficile de se persuader qu'une langue quelconque ne fut pas susceptible d'un rythme régulier et mesuré; ce seroit dire qu'il y a des langues qui ne peuvent avoir de poësie, puisqu'il est évident que la rime seule ne constitue pas le vers.

Sans doute que la langue française est naturellement ennemie des inversions; sa prosodie n'est point fixe, elle n'a point de dactyles &c. Mais de ce qu'elle a son génie particulier, de ce qu'elle ne sauroit avoir le rythme des latins, s'ensuit-il qu'elle n'ait d'autre ressource que la rime? La langue des Buffon, des Fénélon, des deux Rousseau, des Bernardin de S.t Pierre, des Diderot &c. est à la fois la plus mâle, la plus harmonieuse, la plus poëtique; comment seroit-il possible qu'une telle langue ne pût avoir de versification sans le retour obligé de la même consonnance, retour si souvent désagréable et fatiguant?

Loin de là, plus la langue française est simple, naturelle, précise, harmonieuse, moins elle doit avoir besoin du secours de la rime pour charmer l'oreille. Moins elle est riche, et plus elle doit éviter la rime ou le retour des mêmes mots: plus elle est noble et simple, et plus elle doit tâcher de donner à sa versification un rythme ou une cadence intérieure.

Si l'un de nos plus grands poëtes, Voltaire, a dit:

La rime est nécessaire à nos jargons nouveaux,
Enfants demi-polis des Normands et des Goths.

Ne pourroit-on pas dire aussi:

La rime est inutile *aux langages nouveaux,*
Enfants civilisés *des Normands et des Goths*

Lorsque les poëtes classiques de la France parurent les règles de nôtre versification étoient à peine esquissées: c'est à force de génie que ces illustres écrivains en tirèrent un si grand parti.

Durant les premiers ans du parnasse français,
Le caprice tout seul faisoit toutes les loix.
La rime, au bout des mots assemblés sans mesure,
Tenoit lieu d'ornemens, de nombre et de césure.
Villon sut le premier, dans ces siécles grossiers,
Débrouiller l'art confus des nos vieux romanciers.
Marot bientôt après fit fleurir les ballades,
Tourna des triolets, rima des mascarades,
A des refrains réglés asservit les rondeaux,
Et montra pour rimer des chemins tout nouveaux.
Ronsard, qui le suivit, par une autre méthode,
Réglant tout, brouilla tout, fit un art à sa mode,
Et toute fois longtems eut un heureux destin.
Mais sa muse, en français, parlant grec et latin,
Vit dans l'âge suivant, par un retour grotesque,

Tomber de ses grands mots le faste pédantesque.
Ce poëte orgueilleux, trébuché de si haut,
Rendit plus retenus Desportes et Bertaut.
Enfin Malherbe vint; et le premier en France,
Fit sentir dans les vers une juste cadence;
D'un mot mis en sa place enseigna le pouvoir,
Et réduisit la muse aux règles du devoir.
Par ce sage écrivain la langue réparée
N'offrit plus rien de rude à l'oreille épurée &c. &c.

BOILEAU.

On ne s'occupa plus de completer notre versification, dès que nos grands poëtes eurent paru, parcequ'ils se servirent avec la plus grande habileté des premières règles, qu'ils trouvèrent en usage; et que leur oreille, accoutumée au rythme des anciens, leur génie, leur goût, trouvèrent aisément d'eux mêmes l'harmonie et le rythme nécessaires. Ces grands écrivains se servirent de la rime, comme un excellent ouvrier se sert d'un mauvais instrument; mais les suites ont dû en être fâcheuses pour ceux qui, sans avoir leur génie, s'en sont servis dans la persuasion qu'en elle consistoit principalement la versification française.

Malherbe, qui fleurissoit au commencement du

17ᵉ siècle et mourut l'an 1628, précéda de si peu Corneille et Racine, qu'on peut les considérer comme contemporains.

Les règles ne doivent pas être appliquées aux génies extraordinaires; elles doivent, au contraire, être déduites de leurs chefs-d'œuvre.

On lit dans une comédie italienne de Goldoni des mots piquants sur la rime qui méritent d'être rapportés.

Gran bel comodino è per i poeti questo rimario! è vero che qualche volta si accomoda, e si stiracchia il sentimento alla rima, ma si risparmia la fatica, e si fà più presto il sonetto. (C'est un grand et bel avantage pour les poëtes que le dictionnaire des rimes! Il est vrai que quelques fois on estropie le sens pour l'ajuster à la rime, mais l'on s'épargne de la peine et l'on fait plus vite le sonnet.)

Venite a casa mia dunque domani. Voleva dire che veniste oggi, ma per causa della rima verrete domani. (Venez donc chez moi demain. Je voulois dire que vous vinssiez aujourd'hui, mais à cause de la rime vous viendrez demain.)

Oh! quanti avranno a te quest' obbligazione! quanti poeti cercano le rime sul rimario, e misurano i versi sulle dita! (Oh! combien t'auront cette obligation! (au dictionnaire des rimes) combien de poë-

tes cherchent les rimes sur le dictionnaire, et mesurent leurs vers sur les doigts!)

L'auteur du mémoire couronné n'a pas bien compris la question, ou bien il a voulu l'éluder. Il ne s'attache qu'à démontrer la similitude parfaite des langues française et italienne, et cette similitude parfaite est certainement imaginaire. Il ne determine ni le nombre, ni la place des accents. Les exemples qu'il donne sont assez malheureux; voici deux vers de Voltaire qu'il croit arranger;

Je chante ce héros tendre et fidèle
Qui régna sur la France où tout respire.

Voici encore de prétendus hexamètres de Turgot et de lui:

„ *L'air, le regard, la démarche, la voix, du héros qui la charme.*
„ *Aux français étonnés fait goûter la beauté de ses chants.*
„ *Prévoit-on sans effroi le malheur, que le crime s'attire &c.*

Il est incontestable que s'il n'étoit pas possible de faire sans la rime de meilleurs vers que ceux qu'on vient de citer, la question seroit décidée en faveur de celle-ci.

Ce que l'ab. Scoppa dit de la perfection actuelle

de nos vers est exagéré: son opinion prouveroit trop, si elle étoit vraie. En effet, si tous nos vers actuels étoient rythmiques la question seroit inutile à traiter; mais ceux-même de Racine, de Corneille et de Voltaire ne le sont pas toujours.

Quand l'ab. Scoppa se demande si le premier vers de la Henriade ne seroit vers qu'après que le second est venu le soutenir, je trouve aussi qu'il n'a nullement besoin de celui qui le suit pour être réellement un vers; mais ce n'est pas, selon moi, par les motifs qu'allègue l'ab. Scoppa: c'est que chacun des deux vers qu'il cite se divise par les accents ou césures en plus de deux parties, dont l'oreille tient compte non pas comme elle tenoit compte chez les latins des pieds, mais de la seule manière qui soit conforme au génie des langues modernes:

„ *Je chante ce héros qui règna sur la France*
„ *Et par droit de conquête et par droit de naissance.*

Lorsque cette distribution des accents ou césures en plus de deux parties manque, le vers n'est plus vers, car deux pieds ne forment pas une succession.

Je fus bien étonné d'entendre, il y a quelques années, l'un de nos plus célèbres Académiciens, feu M.r Suard, dire en faveur de la rime, qu'ou-

tre qu'elle étoit nécessaire, souvent on lui devoit des inspirations et des beautés qu'on n'eut point trouvé sans l'examen et l'attention nécessaires à sa recherche. Eh quoi! un génie créateur pourroit donc se refroidir impunément dans le feu de la composition! Il n'est pas difficile, je crois, de démentir cette assertion. J'ai lû, il y a longtems, qu'un de nos plus grands écrivains étoit souvent impatienté par la difficulté de trouver promptement le mot propre, et comme cela le retardoit et le refroidissoit, il prenoit le parti de laisser le mot en blanc avec un renvoi qu'il remplissoit plus tard, lorsqu'il en avoit le loisir, et qu'il n'avoit plus à craindre de refroidir son imagination, et d'être détourné du cours de ses idées. Quand même il seroit vrai que les poëtes dussent à la rime quelques inspirations, ou pour mieux dire quelques subtilités, ces inspirations étrangères au but principal de l'ouvrage et à l'idée que l'auteur poursuit principalement, ne sont elles pas nuisibles, par cela même?

Qu'on se rappelle le grand Corneille réduit à s'arretêr dans la composition de ses chefs d'œuvre, pour demander des rimes à son frère Thomas; qu'on se rappelle le mot sublime du vieil Horace:

. . . .

. . . . Qu'il mourut,

Ou qu'un beau désespoir alors le SECOURUT.

Ce second vers et cette rime ne décident-ils pas la question suffisamment?

Intimement convaincu que la versification ne sauroit consister dans la consonnance du dernier mot du vers avec celui du vers qui le suit, j'essayai tous les moyens possibles, et ce n'est qu'après de longues recherches et de nombreux essais que je parvins à former les vers suivants:

Généreux ennemi qu'admire l'univers,
Ecoutez à la fois l'intérêt et la gloire:
Il le faut pour le peuple, il le faut pour le Roi
Qu'attire sous vos murs un serment solennel.
La défense est injuste aussi tôt qu'elle est vaine.
Ah! voyez que de bras contre vous réunis
Répandent chaque jour votre sang le plus pur!
Il est tems d'arrêter ce carnage effroyable.
Acceptez l'amitié que ma voix vous propose,
Et songez qu'un traité favorable aux deux parts,
Comme il est le seul juste, est lui seul le plus sûr &c.

Bel arbre, que ma main a soigné chaque hiver,
Je reviens à tes pieds saluer le printems.

Que j'aime la fraîcheur du berceau de feuillage
Elevé dans les airs et courbé devant moi! &c.

Je ne sais si mon oreille me trompe, mais il me semble que l'on ne s'aperçoit pas que la rime manque ici. Chaque vers doit avoir à lui seul un rythme intérieur, et dès que cette proposition est incontestable et reconnue, on peut se demander à quoi donc sert la rime qui arrive lorsque le vers est terminé? En effet que l'on considére les trois vers suivants:

Il est bien d'autres soins que prescrivent nos mœurs.
Ne vous rebutez pas de ces détails champêtres.
Le ciel n'est pas plus pur que le fond de mon cœur.

Ces vers sont aussi sans rimes; cependant qu'on essaye de leur donner, par la déclamation, un rythme quelconque; Talma lui même n'y parviendroit pas; ce seront toujours trois lignes de prose de 12 syllabes chacune. Mais, dans ce vers:

Illustres Sénateurs du Parnasse français &c.

Je distingue un rythme intérieur, et il me semble que l'on n'y sent pas le besoin de la rime ni la réunion de deux parties de six syllabes.

Avant d'aller plus loin, il convient d'expliquer pourquoi, essayant un nouveau mode de versification, je conserve à nos vers la même longueur qu'aux vers rimés. Mon opinion est que rien n'obli-

ge de déterminer le nombre de 12 syllabes pour la longueur du grand vers; pourquoi n'en feroit-on pas de 14 syllabes?

Oui: vous même, Sémiramis, céderez au destin;
Les dieux, le peuple, et votre fils, unissent leurs efforts,
Grande Reine, pour vous forcer de céder à l'orage &c.

Ces vers, faits au hazard, ne sont pas bons sans doute, mais les hexamètres de Turgot et les vers cités plus haut sont-ils meilleurs?

Je me suis borné aux vers de 12 syllabes par les motifs suivants: 1. Pour simplifier la question, car la longueur du vers étant étrangère au rythme, ce qui sera déterminé par rapport aux vers de 12 syllabes pourra s'appliquer à des vers plus longs, si l'on jugeoit à propos d'en former, comme à des vers plus petits, ainsi qu'on le verra plus bas. 2. Mon assertion sera demontrée bien mieux sur les vers alexandrins, que sur des vers d'une longueur nouvelle, puisque notre oreille est accoutumé à la iconsonnance de la rime, et l'attend, pour ains dire, à la fin des douze syllabes.

Repos, césure, ou accent sont des termes presque synonimes dans la prosodie française: ils peuvent être pris l'un pour l'autre.

Deux mesures ne forment pas un rythme; il en

faut au moins trois pour donner à l'oreille l'idée d'une succession.

C'est à tort que dans la versification française l'on n'a eu aucun égard aux accents, puisqu'il en existe presque constamment sur la dernière syllabe des mots masculins, et sur la pénultième des mots féminins.

Il faudroit maintenant établir les principes sur lesquels devroient être construits les vers sans rimes; mais ces règles ont été détaillées plus haut: il suffit de les rappeller.

Elles consistent dans un nombre déterminé de syllabes, et une distribution symètrique d'accents ou de repos dans le vers, de sorte qu'il se subdivise par eux en trois parties au moins.

On peut se servir aussi pour ces subdivisions du contraste des monosyllabes avec les mots qui les suivent, et avec lesquels ils semblent se heurter. Quoique il n'y ait pas alors un long repos ou un fort accent, la prononciation éprouve assez de mouvement pour produire un changement de ton utile au rythme, quelque léger qu'il soit.

Ce seroit ici le lieu de décider une grande question de prosodie: celle de l'utilité de l'*e* muet. Du moins, faudroit-il examiner s'il conviendroit de prescrire qu'il fut toujours élidé à la fin du vers,

comme au milieu; de bannir en conséquence les paroles féminines plurielles de la fin du vers, ou bien de compter l'*e* muet pour une syllabe soit qu'il se trouve seul parmi des consonnes ou qu'une autre voyelle l'accompagne.

Cependant je pense ne devoir rien avancer sur cet objet; il est sans doute intéressant sous le triple rapport de la langue, de la versification, et de la prosodie, mais c'est une question indépendante dont la décision suivra naturellement celle que l'on prendra sur ce mémoire.

Malgré la rime, l'on avoit en quelque sorte pressenti les règles que je propose, puisque Boileau semble les indiquer dans les vers suivants:

Ayez pour la cadence une oreille sévère.
Que toujours dans vos vers le sens coupant les mots,
Suspende l'hémistiche en marque le repos.

Voltaire lui même paroit les indiquer précisément dans les deux vers qui suivent ceux où il protège la rime:

Elle (la rime) flatte l'oreille; et souvent la césure
Plait, je ne sais comment, EN ROMPANT la mesure.

Dans les langues anciennes, principalement dans la langue latine, comme les mots forment même isolément des pieds, et la réunion d'un même nombre de ces pieds, quoique d'un nombre inégal de

syllabes, forme le vers, il en résulte que ceux d'une même espèce peuvent être considérés matériellement comme de longueurs différentes. Mais chez nous, les pieds, ou ce qui les remplace, n'étant formés que par les accents ou césures, et par conséquent après la réunion des mots, nous ne pouvons déterminer la longueur du vers, que par le nombre de syllabes qui sont les seules unités rythmiques constamment les mêmes.

Une observation est ici nécessaire.

Quelque peine que je me sois donné, il m'a été impossible de former des vers de 11 syllabes.

Je suis donc fondé à croire que cela est impossible. Lorsque j'en ai cherché la raison, j'ai cru la trouver dans la théorie même que je propose. En effet, si l'on examine toutes les autres espèces de vers, l'on verra que tous ont une distribution symètrique.

Les vers de trois syllabes peuvent, en quelque sorte, être considérés comme composés de trois pieds distincts.

Ceux de quatre se divisent presque tous en deux parties; et comme ce vers est très petit, l'oreille l'associe aisément au suivant, ce qui donne quatre subdivisions de suite.

Ceux de cinq sont parfaitement symètriques soit qu'ils ayent les accents sur la seconde et la cin-

quième, ou que la syllabe du milieu soit un mot séparé.

Les vers de six, de sept, de huit et de neuf syllabes peuvent l'être également.

Ceux de dix et de douze se divisent souvent en quatre parties ou pieds.

Mais ceux de onze ne peuvent absolument pas se subdiviser exactement avec symétrie. Divisé par quatre syllabes, le vers de onze n'a que deux pieds semblables et trois syllabes de reste.

Partagé de trois en trois syllabes, il a bien trois pieds semblables, ce qui suffit pour le rythme, mais il reste deux syllabes inutiles.

Partagé de deux en deux syllabes, outre que ce grand nombre de subdivisions est dur et monotone, il reste une syllabe inutile à la fin.

Il n'y aurait donc que la subdivision par syllabes qui pourroit donner un rythme, mais ce rythme est dur, et monotone, et l'oreille semble le repousser, parce qu'il n'a point de distribution; exemple:

Le jour est moins pur que le fond de son cœur.

Si l'abbé Scoppa vivoit encore, il s'apercevroit par là que la langue française n'est pas aussi parfaitement semblable à l'Italienne qu'il le croyoit, puisque dans celle-ci le vers de 11 syllabes est le principal. Si les Italiens ont un plus grand nombre

et un plus grand jeu d'accents, nous tirons un plus grand parti et plus d'utilité de la symètrie et des repos: c'est ainsi que chaque langue a ses avantages et ses inconvénients propres.

Pour démontrer qu'en français les césures sont toujours accompagnées des accents, et que cependant ce sont deux choses distinctes, quoiqu'elles s'aident réciproquement et se soutiennent, il faut les observer dans les vers suivants:

Il pleure-son pays-à l'aspect-du malheur.

. . . .

La fortune-prospère-au mortel-insensible

. . . .

Il prévoit-son malheur-sans pouvoir l'éviter.

Dans le premier vers, il y a quatre subdivisions et quatre accents; les accents sont placés sur la 2e syllabe, la 6e, la 9e et la 12e; les repos, au contraire, sont placés à des distances égales de trois en trois syllabes. Dans le second vers, les accents sont placés à des distances égales, et les césures sont séparées par un nombre inégal de syllabes. Dans le troisième vers, les accents et les repos sont d'accord et placés également de tierce en tierce. On voit par là que les césures et les accents sont les uns et les autres indispensables à la mesure et au

rythme; qu'ils s'aident, s'accordent, ou se suivent mutuellement.

L'on ne manquera pas de donner aux vers que je propose, la dénomination peu considerée de vers blancs; cependant il y a une grande différence entre ces deux sortes de vers. Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à faire attention aux vers blancs qui vont suivre: ils sont de Voltaire et extraits de sa lettre à M.r Maffei auteur de Mérope.

Les esclaves chez vous portent de tels joyaux?
Votre pays doit être un beau pays, sans doute;
Chez nous de tels anneaux ornent la main des Rois.

. . . .

La femme, comme on sait, nous refuse et désire.
On ne peut vous cacher que la Reine a la fièvre;
Accordez quelque tems pour lui rendre ses forces.

. . . .

Oh! qu'il étoit humain! qu'il étoit libéral!
Que dès qu'il paraissoit on lui faisoit d'honneurs!
Je me souviens encor du festin qu'il reçut,
De tout cet appareil, alors qu'il épousa
La fille de Glicon et de cette princesse,
La belle sœur d'Hiparque. Eurise, c'est donc vous?
Vous, cet aimable enfant, que si souvent Sylvie
Se faisait un plaisir de conduire à la Cour?

Je crois que c'est hier. Oh! que vous êtes prompte!
Que vous croissez jeunesse! et que dans vos beaux ans
Vous nous avertissez de vous céder la place!

. . . .

Je suis sans curiosité.
Le tems en est passé; mes yeux ont assez vu
De ces apprêts d'hymen et de ces sacrifices.
Je me souviens encor de cette pompe auguste,
Qui jadis en ces lieux marqua les premiers jours
Du règne de Cresfonte. Ah! le grand appareil!
Il n'est plus aujourd'hui de semblables spectacles.
Plus de cent animaux y furent immolés:
Tous les prêtres brilloient et les yeux éblouis
Voyaient l'argent et l'or partout étinceler.

Je vais prendre la liberté (dit Voltaire) *dans la préface de Mérope, de traduire cet endroit en vers blancs, comme votre pièce est écrite, parceque le tems qui me presse ne me permet pas le long travail qu'exige la rime.*

On peut observer ici que de l'aveu de Voltaire, la recherche de la rime exige un grand travail, et que ce travail est indépendant du sujet que l'on traite, puisque pour faire sa traduction promptement Voltaire s'en affranchit. Le mode rythmique demande une oreille plus délicate et plus de soins

dans la construction du vers, tandisque la recherche de la rime exige un travail étranger au sujet que l'on traite, ainsi que le prouve ce passage de Voltaire. On peut dire, que les vers rimés sont à la fois plus faciles et plus pénibles: plus faciles, en ce qu'il ne s'agit que de mesurer, pour ainsi dire, les paroles à la toise sans s'embarasser du rythme, et plus pénibles, en ce qu'il faut les terminer par une consonnance donnée, souvent au mépris du mot propre.

Sur ces vingt sept vers il n'y en a qu'un seul qui soit construit selon ma proposition, et ce n'est pas le plus mauvais:

„ *La femme, comme on sait, nous refuse et désire.*

La rime est donc inutile à la cadence, harmonie, ou rythme intérieur du vers, ainsi que cela me semble démontré: il faut le démontrer encore mieux en composant toutes sortes de vers sans rimes: ce sera l'objet de la troisième partie. Je ferai voir auparavant que cette théorie se prouve encore par l'observation des ouvrages rimés de nos grands maîtres, où la rime est inutile toutes les fois que leur oreille ou le hazard leur ont fait suivre les règles établies ici, et que par là, ils semblent nous enseigner.

Comme l'on a remarqué, que les essais faits pour prouver une nouvelle théorie, ont besoin d'avoir une certaine étendue, j'ai augmenté ceux que j'avois déjà faits.

A la fin des essais j'ai même ajouté une ode, parceque beaucoup de personnes croyent que c'est principalement dans cette sorte de composition que la rime est nécessaire pour donner au vers la cadence plus forte, le mouvement précipité, le chant, qui sont les caractères distinctifs de la poësie lyrique.

J'avois pensé d'abord de citer l'une des plus belles odes de J. B. Rousseau en y supprimant la rime, mais j'ai bientôt senti que c'étoit une témerité inexcusable de ma part de faire le moindre changement à un chef-d'œuvre. Il m'a donc fallu composer des vers exprès. Ils ne sont pas tous égalcment conformes aux principes établis dans ce mémoire: je les ai laissé tels qu'ils ont été formés, parceque j'ai pensé que les plus faibles mêmes serviroient à démontrer la justesse des règles données, loin de les démentir, et cela par la comparaison des vers les plus exacts avec ceux qui le sont moins.

Je déclare que je n'ai pas eu la prétention de faire de bons vers, mais seulement d'en fai-

re sans rimes, comme je puis en faire avec la rime, et cela suffit pour démontrer ma proposition.

En conséquence, j'ajouterai à la fin de ce mémoire un recueil de vers rimés, que j'ai composé autrefois.

C'est maintenant à l'illustre compagnie à laquelle j'ose adresser ce mémoire, qu'il appartient de décider de la justesse des idées qu'il contient.

Quelque soit leur sort, du moins me semble-t-il certain, que chaque langue doit avoir son mode particulier de versification; que si dans les langues modernes il ne sauroit être le même que dans les langues mères, la rime n'en sauroit tenir lieu; et qu'enfin la langue française peut se passer de celle-ci, aussi bien que les autres langues modernes.

Satisfait d'avoir avancé que la versification française est aussi rythmique que les autres langues modernes, je laisse à de plus habiles à le démontrer entièrement: il me suffit d'avoir appellé l'attention des poëtes et des littérateurs sur une proposition qui, peut être, n'est pas assez complètement développée ici, mais qui me semble certaine.

En dernier résultat, quand même je me serois entièrement trompé, quand tout ce qui dans ce mémoire me semble incontestable, seroit erroné, je n'en persisterois pas moins à penser que la rime est inutile, et que si je n'ai pas indiqué les moyens de s'en passer, peut-être un jour d'autres non seulement prouveront qu'elle n'est pas indispensable à la versification française, mais encore l'en feront bannir.

Pourquoi ne m'a-t-il pas été permis de publier, ou d'insérer ici, l'un des mémoires qui ont concouru au prix décerné par l'Institut! ce mémoire portoit le N.° 8, et cette épigraphe:

Molière enseigne moi l'art de ne plus rimer.

L'auteur, quoique d'une opinion contraire à la mienne dans ses conclusions, démontre d'une manière irrécusable l'inconvenance de la rime. Il est difficile de faire preuve de plus de jugement, de profondeur et d'érudition qu'il ne l'a fait: Il méritoit, à mon avis, le prix bien mieux que l'ab. Scoppa. J'ai restitué le mémoire sans en faire aucun extrait; je n'aurois pu le faire à bon droit. Il est à désirer que l'auteur publie son ouvrage,

et qu'il entreprenne d'approfondir une question qu'il est parfaitement en état de décider et qui me semble d'une importance majeure, puisqu'elle interesse l'avancement et la gloire de la langue française.

MÉMOIRE

SUR LA VERSIFICATION

DEUXIÈME PARTIE.

OBSERVATIONS SUR LES VERS DES GRANDS POËTES FRANÇAIS.

Il faut prouver maintenant, que la distribution et la construction, que je propose, se trouvent dans les poësies des nos grands poëtes. Je vais examiner successivement dans leurs ouvrages les premières qui me tomberont sous la main.

BOILEAU.

Le premier chant de l'art poëtique se compose de 231 vers, sur lesquels j'en remarque 65 construits d'après les règles établies plus haut.

Ni prendre-pour génie-un amour-de rimer

. . . .

La nature-fertile-en esprits-excellents,
Sait entre-les auteurs-partager-les talents.

. . . .

Malherbe-d'un héros-peut vanter-les exploits.

. . . .

Mais souvent-un esprit-qui se flatte-et qui s'aime
Méconnait-son génie-et s'ignore-soi même.
L'un l'autre-vainement-ils semblent-se haïr

. . . .

Aimez donc-la raison-que toujours-vos écrits
Empruntent-d'elle seu-le et leur lus-tre et leur prix.
La plupart-emportés-d'une fou-gue insensée

. . . .

Ils croiroient-s'abaisser-dans leurs vers-monstrueux,

. . . .

. . . .

Tout doit ten-dre au bon sens-mais pour y-parvenir
Le chemin-est glissant-et péni-ble à tenir.

. . . .

La raison-pour marcher-n'a souvent-qu'une voie

. . . .

Ce ne sont-que festons-ce ne sont-qu'astragales

. . . .

. . . .

Voulez vous-du public-mériter-les amours?
Sans cesse en-écrivant-variez-vos discours.
Un style-trop égal-et toujours-uniforme

. . . .

Est souvent-chez Barbin-entouré-d'acheteurs.

. . . .

Le style-le moins no-ble a pourtant-sa noblesse
Au mépris-du bons sens-le burles-que effronté

. . . .

Le Parnas-se parla-le langa-ge des halles

. . . .

Et laissa-la provin-ce admirer-le Typhon.
Que ce sty-le jamais-ne souille-votre ouvrage.
Imitons-de Marot-l'élégant-badinage,
Et laissons-le burles-que aux plaisants-du pont neuf.

. . . .

Sublime-sans orgueil-agréa-ble sans fard.

. . . .

Suspende-l'hémisti-che en marque-le repos.

. . . .

Ne peut plai-re à l'esprit-quand l'oreil-le est blessée

. . . .

Et montra-pour rimer-des chemins-tout nouveaux.

. . . .

Réglant tout-brouilla tout-fit un art-à sa mode.

. . . .

Mais sa mu-se en français-parlant grec-et latin

. . . .

Ce poë-te orgueilleux-trébuché-de si haut,

. . . .

. . . .

Fit sentir-dans les vers-une jus-te cadence.

. . . .

. . . .

Par ce sa-ge écrivain-la langue-réparée

. . . .

Les stances-avec grâ-ce apprirent-à tomber,
Et le vers-sur le vers-n'osa plus-enjamber.

. . . .

Aux auteurs-de ce tems-sert encor-de modèle

. . . .

Et les mots-pour le di-re arrivent-aisément.
Mon esprit-n'admet point-un pompeux-barbarisme
Ni d'un vers-ampoulé-l'orgueilleux solécisme.

. . . .

Est toujours-quoiqu'il fas-se un méchant-écrivain.

. . . .

Dans un pré-plein de fleurs-lentement-se promène,
Qu'un torrent-débordé-qui d'un cours-orageux

. . . .

Hâtez-vous-lentement-et sans per-dre courage
Ajoutez-quelque fois-et souvent-effacez.

. . . .
. . . .
N'y forment-qu'un seul tout-de diver-ses parties
Que jamais-du discours-le sujet-s'écartant
. . . .
Craignez vous-pour vos vers-la censu-re publique
. . . .
Soyez vous-à vous mê-me un sévè-re critique
. . . .
Dépouillez-devant eux-l'arrogan-ce d'auteur.
Mais sachez-de l'ami-discerner-le flatteur.
Tel vous sem-ble applaudir-qui vous rail-le et vous joue
. . . .
Il trépi-gne de joye-il pleure-de tendresse
. . . .
C'est ainsi-que vous par-le un ami-véritable
Mais souvent-sur ses vers un auteur-intraitable
. . . .
Et d'abord-prend en main-le droit de-l'offensé.
C'est un ti-tre chezlui-pour ne point-l'effacer.
Cependant-à l'enten-dre, il chérit-la critique:
Vous avez-sur ses vers-un pouvoir-despotique.
. . . .
. . . .
. . . .
Aussitôt-il vous quit-te et content-de sa muse

. . . .
. . . .
. . . .
Il en ēst-chez-le dūc-il en ēst-chez le prīnce.
. . . .
De tout tēms-rencontrḗ-de zélḗs-partisāns ;
. . . .
Un sōt troū-ve toujoūrs-un plus sōt-qui l'admīre.

Maintenant, partout où il y a deux vers qui riment ensemble, que l'on supprime la rime: malgré ce changement l'on aura toujours les mêmes vers à très peu de chose près.

La nature fertile en esprits inventifs,
Sait entre les auteurs partager les talents.

Mais souvent un auteur qui se flatte et qui s'aime
Ignore son génie, et soi-même s'ignore.

Aimez donc la raison: que toujours votre ouvrage
Emprunte d'elle seule et son lustre et son prix.

Tout doit tendre au bon sens: mais pour y parvenir
Le chemin est glissant et pénible à garder;

Voulez vous du public mériter les bravos?
Sans cesse en écrivant variez vos discours.

Que ce style jamais ne souille votre ouvrage.
Imitons de Marot l'élégante ordonnance.

Les stances avec grace apprirent à courir,
Et les vers sur le vers n'osa plus enjamber.

Mon esprit n'admet point une faute hardie,
Ou d'un vers ampoulé l'orgueilleux solécisme.

Craignez vous pour vos vers la censure des gens?
Soyez vous à vous même un sevère critique:

Dépouillez devant eux l'orgueil de l'écrivain.
Mais sachez, de l'ami, discerner le flatteur:

C'est ainsi que vous parle un ami véritable.
Mais souvent sur ses vers un auteur entêté.

Cependant à l'entendre il chérit la critique
Vous avez sur ses vers un pouvoir absolu &c.

Il me semble que ces vers ne sont pas dénaturés par la suppression de la rime, tandis que si l'on

fait cette épreuve sur ceux qui n'ont pas la même distribution, on ne trouve plus que de la prose.

S'il ne sent point du ciel l'influence divine
Si son astre en naissant ne l'a formé poëte
Dans son génie étroit il semble prisonnier.
Pour lui Phèbus est sourd et Pégase est rétif.
L'un peut tracer en vers une amoureuse flamme
L'autre d'un trait plaisant aiguiser un bon mot.

Lorsqu'à la bien chercher d'abord on s'étudie
L'esprit à la trouver aisèment s'habitue.
Au joug de la raison sans peine elle fléchit.
Et loin de la gêner la sert et la décore.
Mais lorsqu'on la néglige elle devient rétive,
Et pour la rattrapper le sens court après elle &c.

VOLTAIRE.

La Henriade, chant IX.

Sur les bords-fortunés-de l'anti-que Idalie
. . . .
. . . .
La natu-re en posa-les premiers-fondements.
. . . .

. . . .
N'ont jamais-ressenti-l'outrage-des hivers.
. . . .
Et la ter-re n'attend-pour donner-ses moissons
Ni les vœux-des humains-ni l'ordre-des saisons.
De sa main-bienfaisan-te accordoit aux humains.
Les douceurs-les plaisirs-que promet-l'abondance.
. . . .
On entend-pour tout bruit-des concerts-enchanteurs
Dont la mol-le harmonie-inspire-les langueurs.
. . . .
Qui célé-brent leur hon-te et vantent-leur faiblesse
. . . .
. . . .
. . . .
Dans son tem-ple à l'envi-s'empresser-de s'instruire
. . . .
A l'autel-de l'amour-les conduit-par la main.
Près du tem-ple sacré-les grâces-deminues,
Accordent-à leurs voix-leurs danses-ingénues.
La molle-volupté-sur un lit-de gazon,
Satisfait-te et tranquil-le écoute-leurs chansons.

Je supprime la rime partout où elle se trouve dans ces vers:

Et la terre n'attend pour verser ses trésors
Ni les vœux des humains ni l'ordre des saisons.

On entend pour tout bruit des concerts ravissants
Dont la molle harmonie inspire les langueurs.

Près du temple sacré les grâces et l'amour
Accordent à leurs voix leurs danses et leur port.

La molle volupté sur un lit de gazon
Satisfaite et tranquille écoute leurs soupirs.

Voyons maintenant si les autres vers du même passage supportent également bien la suppression de la rime.

Et l'art ornant depuis sa charmante ordonnance
Par ses travaux hardis surpassa la nature.

L'homme y semble goûter dans un paix parfaite
Tout ce que la nature aux premiers jours du monde.

Chaque jour on les voit, le front paré de fleurs,
De leur aimable maître implorer le sourire &c.

Ou mon oreille me trompe étrangement, ou bien

les premiers vers sont encore vers après la suppression de la rime, tandis que les derniers, privés d'elle, ne sont plus que de la prose.

Racine.

Phèdre, Acte II Scène V.

En public, en secret, contre vous déclarée,
J'ai voulu par des mers en être séparée.
Si pourtant à l'offense on mesure la peine,
Si la haine peut seule attirer votre haine,

. . . .

Et Phèdre au labyrinthe avec vous descendue
Se seroit avec vous retrouvée ou perdue.

. . . .

Délivre l'univers d'un monstre qui t'irrite.
La Veuve de Thésée ose aimer Hyppolite!

Je supprime la rime:

Déclarée en public, en secret contre vous
J'ai voulu par des mers en être séparée.

Si pourtant à l'offense on mesure les maux
Si la haine peut seule attirer votre haine;

Et Phèdre au labyrinthe enfermée avec vous
Se seroit avec vous retrouvée ou perdue.

Délivre l'univers d'un monstre furieux.
La veuve de Thèsée ose aimer Hyppolite!

Prenons dans le même passage de Racine six vers qui n'ont point la distribution rythmique prescrite:

Seigneur à vos douleurs je viens joindre mes larmes
Je vous viens pour un fils expliquer mes alarmes
Mon fils n'a plus de père et le jour n'est pas loin
Qui de ma mort encor doit le rendre témoin
. . . .
Seigneur vous m'avez vue attachée à vous nuire
Dans le fond de mon cœur vous ne pouviez pas lire &c.

Je supprime la rime:

Seigneur à vos douleurs je viens joindre mes pleurs
Je vous viens pour un fils expliquer mes alarmes.
Mon fils n'a plus de père et le jour est tout près
Qui de ma mort encor doit le rendre témoin.
. . . .
Seigneur vous m'avez vue attachée à vous perdre
Dans le fond de mon cœur vous ne pouviez pas lire &c.

Il me semble que la différence est sensible entre les deux citations.

Athalie, Acte III. Scène VII.

Du tombeau, quand tu veux, tu sais nous rappeller
Tu frappes et guéris, tu perds et ressuscites.

. . . .

En ce temple où tu fais ta demeure sacrée
Et qui doit du soleil égaler la durée

. . . .

C'est lui même: il m'échauffe, il parle; mes yeux s'ouvrent
Et les siècles obscurs devant moi se découvrent.
Lévites de vos sons prêtez moi les accords,
Et de ses mouvements secondez les transports.

Je supprime la rime:

Du tombeau, quand tu veux, tu nous fais revenir;
Tu frappes et guéris, tu perds et ressuscites.

. . . .

En ce temple où tu fais ta demeure constante,
Et qui doit du soleil égaler la durée,

. . . .

C'est lui même: il m'échauffe; il parle; mes yeux s'ouvrent

Et les siècles obscurs devant moi se déroulent.
Lévites, de vos sons prêtez moi le secours,
Et de ses mouvements secondez les transports.

Il me semble que la suppression de la rime produit ici le même résultat, tandis que cette suppression devient intolérable dans les vers suivants tirés du même passage.

De ses parvis sacrés j'ai deux fois fait le tour.
Tout a fuit; tous se sont séparés à jamais,
Misérable troupeau qu'a dispersé la peur:
Et Dieu n'est plus servi que dans la tribu sainte.
Depuis qu'à Pharaon ce peuple est échappé,
Une égale terreur ne l'avait point saisi &c.

VERS DE 10 SYLLABES.

J'ouvre le poëme de Jeanne d'Arc, et dans chaque chant je trouve un bon nombre de vers construits d'après mon opinion.

CHANT PREMIER.

Il faūt pourtānt vous chantēr cette Jeānne
Qui fīt, dit-ōn, des prodīges divīns.

Le bon Roi Charle au printems de ses jours,

. . . .

. . . .

. . . .

Jamais l'amour ne forma rien de tel:
La taille et l'air de la nymphe des bois,

. . . .

. . . .

. . . .

Elle avait tout ; elle aurait dans ses chaînes
Mis les héros, les sages, et les Rois;

. . . .

Lorgner Agnès, soupirer et trembler,
Perdre la voix en voulant lui parler,
Presser sa main d'une main caressante,

. . . .

Montrer son trouble, en causer à son tour,
Lui plaire enfin, fut l'affaire d'un jour:
Princes et Rois vont très vite en amour.

. . . .

. . . .

Couvrir le tout des voiles du mystère,
Voiles de gaze, et que les Courtisans
Percent toujours de leurs yeux malfaisants.

. . . .

. . . .

. . . .

Agnè̄s un soīr s'y rendīt en batēau,

. . . .

. . . .

. . . .

Contes d'amōur d'un air tēndre il faisaīt,
Et du genōu le genōu lui serroīt.

. . . .

. . . .

Et qui pour plaīre à de tēndres beauté̄s
Avaient quitté les fureūrs de la glōire &c.

Chant sixième.

Au haut des airs, où les Alpes chenues
Portent leur tête et divisent les nues,
Vers ce rocher fendu par Annibal,
Fameux passage aux Romains si fatal,
Qui voit le ciel s'arrondir sur sa tête,
Et sous ses pieds se former la tempête,
Est un palais de marbre transparent,
Sans toit ni porte, ouvert à tout venant.
Tous les dedans sont des glaces fidèles;
Si que chacun qui passe devant elles,

Ou belle ou laide, ou jeune homme ou barbon,
Peut se mirer tant qu'il lui semble bon.
Mille chemins mènent de vers l'empire
De ces beaux lieux où si bien l'on se mire;
Mais ces chemins sont tous bien dangereux;
Il faut franchir des abîmes affreux.
Tel bien souvent sur ce nouvel Olympe
Est arrivé sans trop savoir par où;
Chacun y court; et tandis que l'un grimpe,
Il en est cent qui se cassent le cou.
De ce palais la superbe maîtresse
Est cette vieille et bavarde déesse,
La Renommée, à qui dans tous les temps
Le plus modeste a donné quelque encens.
Le Sage dit que son cœur la méprise;
Qu'il hait l'éclat que lui donne un grand nom,
Que la louange est pour l'ame un poison:
Le sage ment, et dit une sottise.
La Renommée est donc en ces beaux lieux.
Les courtisans dont elle est entourée,
Princes, pédants, guerriers, religieux,
Cohorte vaine, et de vent enivrée,
Vont tous priant, et criant à genoux:
O Renommée! ô puissante déesse!
Qui savez tout, et qui parlez sans cesse,
Par charité, parlez un peu de nous.

Pour contenter leurs ardeurs indiscrètes,
La Renommée a toujours deux trompettes:
L'une à sa bouche, appliquée à propos,
Va célébrant les exploits des héros &c.

Chant dixneuvième.

Dans un vallon qu'arrose une onde pure,
Au fond d'un bois de cyprès toujours verds,
Qu'en pyramide a formés la nature,
Et dont le faîte a bravé cent hivers,
Il est un antre où souvent les Naïades
Et les Silvains viennent prendre le frais.
Un clair ruisseau, par des conduits secrets,
Y tombe en nappe et forme vingt cascades;
Un tapis verd est tendu tout auprès;
Le serpolet, la mélisse naissante,
Le blanc jasmin, la jonquille odorante,
Y semblent dire aux bergers d'alentour:
Reposez-vous sur ce lit de l'amour. &c.

Maintenant supprimons la rime aux vers de ces trois passages.

CHANT PREMIER.

Lorgner Agnès, soupirer et rougir,
Perdre la voix en voulant lui parler,
. . . .
Montrer son trouble, en causer aussitôt
Lui plaire enfin, fut une prompte affaire;
Princes et Rois vont très vîte en amour
. . . .
Voiles de gaze, et que les courtisans
Percent toujours de leurs yeux indiscrets.
. . . .
Contes d'amour il faisait d'un air tendre,
Et du genou le genou lui serrait. &c.

CHANT SIXIÈME.

Au haut des airs, où les Alpes au ciel,
Portent leur tête et divisent les nues,
Vers ce rocher fendu par Annibal,
Fameux passage, aux Romains si funeste,
Qui voit le ciel, près de lui, s'arrondir,

Et sous ses pieds se former la tempête,
Est un palais de marbre transparent,
Sans toit ni porte, ouvert au passager.
Tous les dedans sont des glaces fidèles;
Si que chacun qui passe tout auprès
Ou belle ou laide, ou jeune homme, ou vieillard,
Peut se mirer tant qu'il lui semble bon.
Mille chemins mènent devers l'empire
De ces beaux lieux, où si bien l'on se voit;
Mais ces chemins sont tous bien dangereux;
Il faut franchir des abîmes profonds.
Tel bien souvent sur ce nouvel Olympe
Est arrivé sans trop savoir comment;
Chacun y court; et tandis que l'un monte,
Il en est cent qui se cassent le cou.
De ce palais la superbe maîtresse
Est cette vieille et folle déité
La Renommée, à qui dans tout pays
Le plus modeste a donné quelqu'encens.
Le sage dit que son cœur la dédaigne,
Qu'il hait l'éclat que lui donne un grand nom,
Que la louange est pour l'ame un venin:
Le sage ment, et dit une sottise.
La Renommée est donc en ces beaux lieux:
Les courtisans dont elle est entourée,
Princes, pédants et prêtres et guerriers

Cohorte vaine, et de vent toute emplie,
Vont tous priant, et criant à la fois:
O Renommée! ô déité puissante!
Qui savez tout, et qui parlez sans cesse,
Par charité, parlez un peu de nous.
Pour contenter leur incroyable ardeur,
La Renommée a toujours deux trompettes:
L'une à sa bouche, appliquée à propos,
Va célébrant les exploits des guerriers. &c.

Chant dixneuvième.

Dans un vallon qu'arrose une onde claire,
Au fond d'un bois de cyprès toujours verds,
Qu'en pyramide a formé la nature,
Et dont le faîte a bravé les frimats,
Il est un antre où souvent la Naïade
Et le Silvain viennent prendre le frais.
Un clair ruisseau, dans sa route caché,
Là tombe en nappe et forme vingt contours;
Un tapis verd est tendu sur ses bords;
Le serpolet, la mélisse nouvelle,
Et le jasmin, la jonquille odorante,
Y semblent dire aux bergers voyageurs:
Reposez-vous sur ce lit de l'amour.

Pour ne pas multiplier inutilement les citations je les terminerai en rapportant un passage des chœurs d'Athalie, auquel j'ai osé supprimer la rime: on verra par là que même dans les vers de six, de huit et dix syllabes du premier de nos poëtes, on peut faire cette suppression, lorsque chaque vers contient plusieurs accens ou césures, conformément à ce qui a été exposé plus haut.

Que du Seigneur la voix se fasse ouïr,
Et qu'à nos cœurs son oracle divin
Soit ce qu'à l'herbe tendre
Est, au printems, la fraîcheur matinale.

Quelle Jérusalem nouvelle
Sort du fond des déserts brillante de splendeur,
Et porte sur le front une marque divine?
Peuples de la terre, chantez.
Jérusalem renaît plus belle et plus charmante:
D'où lui viennent de toutes parts
Ces enfans, qu'en son sein elle n'a point portés?
Lève, Jérusalem, lève ta tête altière;
Regarde tous ces rois de ta gloire surpris,
Prosternés devant toi, les rois des nations

De tes pieds ont baisé la poudre.
Les peuples à l'envi marchent à ton éclat.
Heureux qui pour Sion d'une fervente amour
Ressentira son ame éprise!
Cieux, répandez votre rosée,
Et que la terre enfante son Sauveur!

MÉMOIRE

SUR LA VERSIFICATION

TROISIÈME PARTIE.

ESSAIS DE VERSIFICATION D'APRÈS LE MODE PROPOSÉ.

VERS DE DOUZE SYLLABES.

La fille de Thétis en un disque doré,
Par les soins d'Apollon, vainement est changée;
Elle est toujours fidelle à ce dieu qu'elle adore,
Et ses tendres regards le recherchent toujours.

Du milieu de la plaine elle suit dans les airs
Les célestes coursiers et le char éclatant;
Et quand l'humide bord les dérobe à ses yeux,
Sa tête qui s'incline annonce sa douleur:

Mais sitôt que l'aurore ouvre sur l'horizon
La barrière aux clartés qui poursuivent la nuit,
La première, Clytie adresse au dieu du jour
L'hommage de la terre, et celui de son cœur.

Ainsi, loin de ces bords que féconde la Seine,
Un français, par le sort, malgré lui retenu,
Dirige ses regards vers l'heureuse contrée
Où repose son père, où naquirent ses fils.

Il recherche sans cesse et demande partout
Et les champs et l'enceinte où grandit son enfance;
Il les demande en vain au sol de l'étranger:
L'étranger comprend-il le vide de son cœur?

Il n'est point de voyage, il n'est point de séjour
Qui puissent effacer nos premiers souvenirs;
Ils impriment en nous l'amour et le besoin
Du sol et des amis de nos plus jeunes ans.

Mais l'homme ne doit point en sa courte demeure
Aspirer à jouir, à vivre longuement:
Nous sommes pour finir, rien n'est fait pour nous seuls,
Méprisons tous les maux, car leur fin est certaine.

Oui: songeons aux seuls biens qu'on ne peut enlever
A ma patrie absente, à mes amis perdus;
Leur gloire durera jusqu'au jour éternel;
Le tems, qui l'affermit, dissipe les malheurs.

Et quels maux pourroient donc égaler leurs succès?
Quels revers obscurcir la splendeur de leurs noms?
Le présent est mobile, et l'avenir douteux,
Le passé brave seul les atteintes du sort.

Sous ses coups un français ne peut être abattu;
L'espoir et la gaîté soutiennent son courage;
Il joue avec ses maux; et sous un air léger
Se déguisent souvent la force et la raison.

Le monde n'eut jamais que des soins superflus.
Pour le sage il n'est rien qui mérite des pleurs,
Puisqu'il n'est aucun mal qui ne doive finir,
Et puisque les vrais biens survivent au trépas.

Interrogeons ce sol et ces murs vétérans,
Et les champs délaissés, et les restes pompeux
De ce peuple guerrier qui maîtrisa le monde,
Après sa chute encor juge des nations.

Que nous disent ces monts dès l'enfance admirés?
Ces poudreux ossements d'innombrables héros,
Et les flots obscurcis de ce Tibre fameux
Que le bruit des combats semble encore agiter?

„ Vanité, vanité, tout n'est que vanité,
„ Seuls hormis, l'Eternel, l'honneur et la vertu:
„ Les plaisirs, le pouvoir, sans eux, furent toujours
„ Du malheur infini l'amorce inévitable.

O Rome, que le tems cherche en vain à détruire,
Après tant de revers je t'aperçois enfin:
Je puis, je puis toucher ta muraille classique,
Et sur la poudre assis contempler l'avenir!

Sur toi l'antiquité brille de toutes parts....
Passez rouille du tems...., tombez froide poussière....
En vieillissant la gloire et durcit et s'accroit,
Semblable au roc altier que l'âge raffermit.

Dans ces murs l'héroisme a ses titres d'honneur;
En fouillant les débris ils paraissent au jour.
Sous ces grands monuments des siècles respectés
Le sceptre universel semble encore enfoui.

Aspect toujours fameux, ô vivante leçon!
Mémorable cité, sois nous toujours présente,
Et pour nous enseigner la véritable gloire,
Et pour nous indiquer les vices et l'erreur.

C'est ici qu'une fille, exécrable à jamais,
Sur le corps palpitant de l'auteur de ses jours,
Osa monter au trône, et scélérate horrible,
Attacher à son front le bandeau parricide.

Ah! sans doute elle ôsait espèrer, malheureuse!
Ensevelir son crime, ou ne mourir jamais;
Mais ses contemporains, mais la postérité,
D'un supplice outrageant la punissent encor.

Le coupable n'a point de repos ni d'oubli;
Non: la célébrité, ce trésor des vertus,
Qui deçoit l'injustice et triomphe du tems,
Est pour le criminel un mal toujours nouveau.

Ainsi, sans doute, ainsi quand notre Créateur
Du tombeau nous reçoit dans le même infini,
Les êtres vertueux passent dans l'Elisée,
Et le triste méchant dans le sombre Ténare.

Illustres meurtriers c'est là que vous vivez.
Là souffrent deux Brutus parricides fameux;
Que d'autres loin de moi célèbrent leurs fureurs:
La vertu peut-elle être où frémit la nature?

Et toi, fier Dictateur, qui sus te faire absoudre,
Et pardonner le sang que ton bras forcené
Fut enfin fatigué de verser à torrents:
La mort qui t'a reçu te dévoue au supplice.

Auguste usurpateur, tu partages leur sort!
Toi, qui pus délaisser à tes dignes amis
Cette tête savante et cette main si pure,
A qui Rome devait son lustre et son salut.

O Forum, ô Romains, quoi! vous pûtes souffrir
Qu'un tyran exposât les lambeaux d'un ami,
Dont naguères la voix triomphoit sur ces murs!
Lâche Auguste ton crime est un double forfait.

Mais que sont devenus ces Césars redoutés?
Ces monstres tout couverts de débauche et de sang....
Maîtres de l'univers et d'immenses trésors,
Tout en eux a péri hormis leur infâmie,

Où donc est leur palais, dont les murailles d'or
Et la force et l'éclat étonnoient les regards?
Qu'ont ils fait,qu'ont ils fait des dépouilles du monde?
Ont elles assouvi leur passagère ivresse?

A quoi leur ont servi tant d'excès, de grandeurs?
Des délits inconnus, et des plaisirs hideux?
Leur mémoire est vouée aux plus cruels affronts,
Que l'or et le pouvoir ne sauroient éffacer.

Quoi grand Dieu! l'homme a pu couronner la folie
Et docile à son ordre immoler ses pareils!
O nom de la patrie, ô noms sacrés des loix,
Avez vous pu servir d'instruments aux bourreaux?

Non, non, vous ne sauriez outrager la nature;
Et votre premier soin est pour l'humanité;
Notre vie est l'ouvrage et l'amour du Très Haut:
Les loix de ses enfants ne sauroient l'abréger.

A notre Créateur seul appartient ce droit.
Quand l'homme se l'arroge il en abuse hélas!
Que d'êtres vertueux ont prouvé ses erreurs!
Et Socrate et Senèque.....et combien de nos jours!

L'univers disparoit pour l'être qui s'éteint;
Il n'est point de moment où ne meure un mortel;
Il n'est rien de certain, de durable ici bas.
Qu'est l'intérêt du monde à la mort comparé?

Si les champs de bataille ou la place sanglante
Où l'homme, au nom des loix, plus lâche qu'au désert,
Immole ses pareils si souvent sans raison,
Oui: s'ils pouvoient parler, que ne diroient ils pas!

,, Etre d'un seul instant, de quel front oses-tu
,, Sur mon sein nourricier, égorger ton semblable
,, Autour d'une bannière et d'un chef triomphants
,, Au nom de l'Eternel, au nom de l'équité?

,, Et bientôt, avec joye, au nom du même Dieu,
,, Sous d'autres étendards, plein d'une égale ardeur,
,, Tu reviens immoler tes amis de la veille,
,, Et te crois toujours juste, et toujours en ton droit!

,, Eh! quoi n'aurois tu donc ni bon sens ni mémoire?
,, Tu prêtes au Très Haut ton inconstante humeur!
,, Est-ce par les délits, les meurtres et le sang,
,, Que ta faible raison croit imiter le ciel?

Ainsi, quand des vainqueurs orgueilleux conquérants
Plus heureux que sensés, aspirent à régner
Sur l'univers entier qu'ils voudroient asservir,
Le sage leur répond d'une tranquille voix:

„ Un maître universel existe dès longtems,
„ Dès longtems nous vivons sous son unique empire,
„ Il plane sur les cieux, son trône est l'univers,
„ Il passe l'infini, mais remplit chaque monde.

„ Infailliblement juste, éclairé, bienfaisant,
„ Il prévoit l'avenir, il sait tout le passé;
„ Rien n'échappe à son œil vigilant et serein,
„ Rien ne peut fatiguer ni troubler son esprit.

„ Pour partager son trône ou pour le remplacer
„ Comme lui soyez donc indulgents et parfaits;
„ Faites que votre loi jamais ne puisse atteindre
„ Et le faible innocent, et le faible égaré.

„ Soyez sans nuls besoins, et versez vos trésors
„ Sur l'être vertueux comme sur le méchant,
„ Le méchant dont ses bras incessamment ouverts
„ Attendent le retour, et l'attendent en vain.

Mais d'autres souvenirs s'emparent de mon ame,
A l'aspect des héros en ce jour éveillés;
Leurs mânes à l'envi s'élèvent dans les airs
Et semblent tour à tour s'offrir à mes regards.

Accourez, accourez ombres des vrais héros,
Toi, d'abord, Roi pontife et Prince magistrat;
Je vois encor la grotte, où ta ruse innocente
Affermit par les lois l'empire des Albains.

J'aperçois cette épouse illustre en sa défaite:
Elle échappe à la vie et non pas à l'honneur.
Cette autre, qui la suit, à l'époux digne d'elle
A montré que la mort est douce à la vertu.

Valère sur ce mont démolit sa demeure,
Et cède sans faiblesse aux injustes soupçons;
Mais bientôt il triomphe, et Rome se repent:
La vertu qu'on outrage en devient plus illustre.

Un soldat vétéran, immole la moitié
De cent vils assassins qui n'osent l'affronter;
Mais quoi! seul contre tous, on l'abat par surprise:
Infâmes Decemvirs c'étoit là de vos coups!

Ce modeste guerrier, ce vieillard généreux,
Préféra sa chaumière au pouvoir souverain;
Trois fois il sauva Rome et vécut laboureur:
Quel héros comme lui fut digne d'un grand nom?

Cet autre, aux fiers Gaulois apparut sous cet arc
Ramenant de l'exil la victoire et l'honneur;
„ Romains, s'écria-t-il, reprenez vos trésors:
„ Ce n'est qu'avec du fer qu'on achète la paix.

Et ce même héros sauveur du Capitole
A quel prix étonnant il conquit Falérie!
Un traître fut puni, l'innocence sauvée,
Et la seule vertu soumit une cité.

Nous serions plus heureux si nous étions meilleurs,
Si de semblables traits étoient nos seuls combats!
Mais l'homme est insensé même en cherchant la gloire:
Il n'est qu'un vrai triomphe, et la vertu le donne.

Intrépide guerrier, ce stoïque Romain
Réunit en lui seul les plus mâles vertus:
Il passe en méprisant le luxe et les grandeurs,
L'herbe et le dur chevet suffisent à ses sens.

Il brave froidement de ce monstre africain
Et la trompe voisine, et la masse mouvante;
Il enseigne à Pyrrhus qu'il faut trop de soldats
Pour vaincre des guerriers libres et vertueux.

Contemplons ce captif qui força le Sénat
A le rendre à ses fers, aux tourments, au supplice:
Il quitta sans pâlir et Rome et ses enfants
Pour s'offrir en victime à l'intérêt public.

Famille de héros, vainqueurs de l'Ibérie
O vous, dont Annibal redouta la valeur,
Vous qui sûtes dompter et Numance et Carthage,
Ah! pourquoi sur ces bords semblez-vous courroucés?

Hélas! il est trop vrai, les modernes Romains
N'ont pas sû conserver vos restes généreux;
D'avides étrangers dispersèrent vos os,
Que Rome et les Romains ne possèderont plus!

Je vois trois cents guerriers, dont le trépas illustre
A, malgré leur revers, consacré le grand nom.
Cet autre Fabius rejeta le triomphe,
Alors que le combat le priva de son frère.

En vain Coriolan presque seul a vaincu,
Coriole vainement succomba sous son bras;
Un peuple de guerriers ombrageux inconstans
A l'exil condamna son vaillant capitaine.

Il leur disoit en vain d'une voix courroucée:
,, Ah! l'exil, compagnons, est un supplice affreux.
,, Pouvez vous infliger à qui sut vous sauver
,, Un châtiment qui seul renferme tous les maux?

J'aperçois hors des murs l'effet de sa vengeance;
Aux femmes dédié ce temple fut dès lors;
Il consacre à jamais le pouvoir d'une mére;
On résiste à sa voix, mais non pas à ses pleurs.

Le plus grand des Romains apparoit le dernier.
Calme dans les revers, insensible aux grandeurs,
Il a fui le pouvoir et Chypre et ses trésors,
Mais ce n'est qu'en mourant qu'il fuit la tyrannie.

Etonnante cité, précepteur éternel,
En toi nous contemplons les archives du tems;
Tes vertus, tes grandeurs, tes vices, tes héros,
Sont encor la leçon des peuples et des Rois.

Ce conseil de hérauts, ces juges de la guerre,
Et ce Sénat auguste, alors si magnanime,
Et ce peuple d'ingrats, et pourtant héroïque,
Annoncèrent d'abord l'éternelle cité.

Si le crime souvent, si la guerre intestine,
Ont souillé son histoire et troublé son repos, .
C'est que sa loi civile étoit comme nos loix
Un mèlange confus de contrastes divers.

Hélas! de notre esprit l'inconséquence extrême
Est, et fut constamment, la cause de nos maux:
Pourquoi ces chevaliers, nobles, ou patriciens?
Quand les seuls magistrats sont les nobles réels.

Tomberons-nous toujours dans les mêmes erreurs?
L'exemple du passé sera-t-il toujours nul?
Tels on voit les enfants retenir vainement
Des préceptes, qu'en vain ils redisent toujours.

Rome! qui t'assura le sceptre universel?
Fut-ce donc ta valeur, tes exploits, ton savoir?
Non, non: car tes héros sont dans la nuit profonde,
Et tu règnes encor sur cent peuples divers.

Le sceptre s'échappoit de ta main souveraine
En dépit de la force, et des dieux fabuleux,
Alors que l'Eternel daigna le relever
L'accroître, l'embellir, l'affermir à jamais.

Sur ta profane gloire il établit sa loi,
Sa loi qui pouvoit seule épurer ton empire,
Et, du sein des excès des mortelles grandeurs,
Te créer pour toujours la reine des cités.

Ces trésors d'un moment, la gloire, le pouvoir,
Que sont ils en effet que de courtes erreurs?
La vertu véritable et notre Créateur,
Qui ne peuvent finir, sont les seuls biens réels.

Voyageurs qui cherchez sous un ciel étranger
Des plaisirs inconnus, ou d'autres voluptés,
Jeunes gens de la vie et du monde amoureux,
Fuyez l'aspect de Rome, il est trop fort pour vous.

Préférez les vergers de l'aimable Etrurie,
Où de riants coteaux enchantent les regards;
Où cette autre Tempé, que l'Arno fertilise,
Inspire des plaisirs le besoin et l'amour.

Il faut une ame forte, il faut avoir souffert,
Pour se plaire en ces murs pleins de grands souvenirs:
Ici, l'antiquité repose toute entière,
Et ses vieux monuments la racontent encor.

Mais venez, approchez êtres infortunés,
O vous, pour qui le jour est un poids douloureux;
Observez des méchants la puissance outragée
Et des mâles vertus les honneurs immortels.

Puisque notre existence, hélas! n'est qu'un passage,
Et qu'on voit le mortel, comme on voit dans les airs
Briller en s'échappant l'électrique vapeur,
Glissons sur notre route, et n'aspirons qu'au port.

VERS DE DIX SYLLABES.

Heureux celui qu'Elise a préféré!
Qui, chaque jour, peut la voir et l'entendre:
Est-il un sort aussi digne d'envie?
Est-il au monde un mortel plus heureux?
Pour lui le jour s'écoule promptement,
L'amour le guide, et l'amitié le suit;
L'un, sur sa route, amène les plaisirs,
L'autre ou prévient, ou chasse les malheurs!

Et quels malheurs pourroient donc l'affliger?
Tout lui sourit quand Elise a souri:
Le nœud si doux qui l'attache à la vie
A ses regards embellit l'univers.
Fidelle épouse et digne du bonheur
Elise a su le répandre autour d'elle;
Heureux celui qui près d'elle respire!
Heureux celui qu'Elise a préféré!

Sous des lauriers, orgueilleux, satisfait,
Chéri, fêté par ses nombreux amis,
L'heureux vainqueur, que la gloire environne,
Est à nos yeux le premier des mortels.
Aux bords du Nil tel s'élève un palmier;
Au haut des airs, de son dôme flottant,
Le voyageur admire les rameaux
Des jeunes plants et du sol protecteur.

Heureux encor le maître généreux
D'un grand trésor ou de riches vaisseaux.
Mille plaisirs deviennent son partage;
Il ne voit rien qui ne soit à ses pieds:
Faite pour plaire et pour tout subjuguer,
La beauté même obéit à ses loix.
Il plait, il règne, et triomphe sans cesse
Et du mérite et même du pouvoir.

D'or tout brillant, entouré de flatteurs,
Ou, près du trône et de pourpre couvert,
L'homme puissant est sur tous fortuné !
Que ses amis se montrent orgueilleux!
Ses ennemis abattus et tremblants!
Tel on redoute au milieu de la plaine
Un ouragan dominateur du monde,
Et seul altier sur l'horizon soumis.

Toujours aimés, favoris des neuf sœurs
Sont le poëte, et l'artiste savants,
L'être parfait, l'idéale beauté
Sous leurs regards s'offrent à chaque pas.
A leurs plaisirs la gloire s'associe,
A leur malheur s'oppose la gaîté
Que suit toujours cette brillante fée
A qui le Ciel a donné tout pouvoir.

Riche partout, l'imagination
Orne, embellit, un pénible séjour,
Et rend le pauvre en son rève opulent.
Malgré les pleurs, le besoin, les ennuis,
Sous le rempart d'un palais enchanté,
Sous un ciel pur, un magique horizon,
Toujours prodigue, et toujours favorable,
Elle entretient et berce les mortels.

Par elle Horace et Racine et Virgile
Ont oublié les erreurs de leur tems;
Le grand Rousseau put supporter l'envie,
Et la Fontaine abriter sa candeur.
Dans son exil, ou dans la capitale,
Auprès des Rois ou dans l'Académie,
Ainsi Voltaire a bravé les Frerons,
Et les rivaux d'un esprit trascendant.

Le papillon quand l'hiver se retire
Etre nouveau s'élance dans les airs
Libre, joyeux, plein d'espoir de gaité;
Tous les obiets reçoivent son hommage.
Ainsi jouit un enfant près d'atteindre
Et d'entamer les plus beaux de ses jours:
Tous les malheurs se cachent à ses yeux,
Tous les plaisirs s'empressent sur sa route.

Il est heureux l'aimable adolescent
Plein de santé de courage et de force;
Au fier combat soit qu'il marche en vainqueur,
Dans ses amours soit qu'il semble timide.
Il est chéri des hommes dejà mûrs,
Il est l'orgueil de ses parents charmés;
S'il a des torts, s'il commet quelque faute,
On l'aime trop pour ne point l'excuser.

Plus tard encor le mortel est heureux
S'il est époux et fidelle et constant;
Chef de famille, et père vénéré,
D'un petit monde il est le souverain.
A son vouloir tout son peuple obéit
Sans longs discours, et sans retardements;
Il ne craint pas d'assembler ses états,
Il ne craint pas ses peuples insurgés.

Et la beauté, ce céleste présent!
Ce doux accord qui charme le regard,
Et du regard pénètre jusqu'à l'ame:
Il rend heureux puisqu'il rend plus aimable.
A la beauté se joint l'art de charmer,
A ce pouvoir le besoin d'être aimé:
Lorsqu'un amant a su captiver l'œil
Il a bientôt pénètré jusqu'au cœur.

Mais sans ton aide ô brillante santé,
Fille du Ciel, parmi nous outragée,
Est-il des biens dont on puisse jouir?
Est-il des maux qui n'affligent nos sens?
L'homme souffrant de lui même est divers.
Le jour ainsi par l'orage s'altère
Au sombre aspect des nuages pressés
En voile épais sur les airs étendus.

Celui qu'Hygie a toujours protegé,
Robuste et sain, jouit seul de la vie;
Et seul connoit la force de son être,
Et d'un mortel toutes les facultés.
Tout est plaisir pour l'être vigoureux;
Même l'ennui ne sauroit le saisir;
Les durs travaux, la peine, les besoins,
Sont des rivaux dont il reste vainqueur.

Heureux cent fois qui possède un ami!
Qui, dans un monde hélas! souvent cruel,
Dans ses erreurs, dans son incertitude,
Est toujours sûr de n'être jamais seul!
De son bien être il sent deux fois le prix;
Et les malheurs, il les sent à moitié:
Ah! si l'amour est le plus grand plaisir,
L'amitié vraie est le plus grand des biens.

Mais quand l'époux d'Elise est fortuné,
Tous les amants le sont-ils comme lui?
Tous les vainqueurs savent-ils résister
Comme à l'envie, aux méchants flagorneurs;
Le courtisan, et le riche orgueilleux,
Et la beauté, comme l'adolescent,
L'enfant, l'époux, l'homme sain et chéri,
Toujours ont-ils le destin le plus doux?

Ils sont heureux s'ils savent reconnoître
Et séparer les vrais biens du mensonge:
Il ne leur faut que l'éclat des vertus
Pour éclairer le sentier du bonheur.
A ce fanal nuit et jour allumé
L'homme aisément peut connoître sa route:
Il sent du ciel la voix pure et secréte
Au fond du cœur s'agiter constamment.

Comme l'on voit l'abeille industrieuse
Autour du bois choisir la fleur plus douce,
Ainsi l'on doit, ici bas, rechercher
Le vrai bonheur que faussement on nie:
Ah! quand la nuit recouvre de son voile
Et les coteaux et les trésors des champs;
Ou quand l'aveugle ignore leurs beautés
Ces vrais trésors en sont-ils moins réels?

Doux souvenir de mes plus jeunes ans
Retrace moi le bonheur véritable
Et les attraits de la vertu sévère,
En me dictant l'infortune d'Elise!
Elle habitoit sur les riants coteaux
De cette ville où naquit Marc Aurèle
Où la nature et les arts à l'envi
Semblent unir leur puissance et leur lustre.

On respiroit l'innocence et la paix
Dans sa demeure élégante et modeste;
Elle régnoit sur son époux heureux;
Et ses enfants à l'envi l'adoraient.
Ses serviteurs, dans sa retraite aimable,
Honnêtes, bons, étoient des amis sûrs.
Elle avoit su réunir autour d'elle,
A la vertu, la plus douce gaité.

Vous le voyez ce champêtre séjour,
Nous dit un jour l'aimable époux d'Elise:
„ Il ne contient que des êtres joyeux;
„ Et ce bonheur est l'œuvre d'une femme.
„ Epouse tendre, incapable de crainte,
„ Et par le sort longuement éprouvée,
„ Elle est pour nous une autre providence,
„ Et ses attraits égalent ses vertus.

„ Je sus longtems mériter mon destin:
„ Elise étoit l'idole de mon ame.
„ A son vouloir constamment dévoué,
„ Dans l'univers je ne voyois qu'Elise ....
„ Un seul moment, des amis imposteurs,
„ Sous les dehors du plus tendre intérêt,
„ Sûrent changer et corrompre mon cœur:
„ Un être vil égara ma raison.

„ De ma fortune en un jour dépouillé
„ Rien n'égaloit ma honte et mes dangers.
„ J'étois perdu, ruiné pour jamais;
„ Quel poids affreux oppressa tous mes sens!
„ Le désespoir s'emparant de mon ame
„ Avoit troublé mon esprit et mon cœur;
„ Le ciel, le ciel pouvoit seul me sauver:
„ Il m'envoya le doux secours d'Elise.

„ Un lourd sommeil dans la nuit m'oppressoit
„ Sans rafraîchir mes esprits abattus;
„ Je me plaignois du sort de mes enfants,
„ De mon épouse....et leurs noms m'echappoient.
„ Quand une voix, et bien douce et bien chère,
„ En un instant rappella mes ésprits;
„ Je méconnus sa touchante douceur:
„ Je crus entendre une céleste voix.

„ O mon ami, pourquoi te désoler?
„ La vertu seule a droit à nos regrets;
„ Un jour affreux, mais un seul jour d'erreur,
„ Pourroit-il donc effacer tes vertus?
„ Vois: je suis prête: évitons ce séjour:
„ Passons les mers, allons vivre ignorés;
„ Avec tes fils et ta fidelle amie,
„ Ah! pourrois tu regretter ce palais?

„ Viens: nos malheurs un jour s'effaceront;
„ Ta jeune épouse a rempli son devoir:
„ La bure simple a remplacé la soye
„ Et le ruban l'inutile joyau.
„ La solitude a pour moi des attraits;
„ Les durs travaux deviendront mes plaisirs.
„ Auprès de toi, de mes enfants chéris,
„ Dans mon logis rien ne sera changé.

,, Au nouveau monde elle a suivi mes pas
,, Malgré l'effort de ses parents altiers.
,, Ah! disait-elle, en leur montrant ses fils,
,, Leur père seul est mon guide et ma loi;
,, L'honneur le veut, et j'obéis sans peine;
,, Aucun regret ne m'atteindra jamais.
,, S'il souffre, hélas! je dois souffrir aussi;
,, Ne suis-je pas la moitié de son être?

,, Avec ardeur, dans un climat brûlant,
,, Sous une zone enflammée et déserte,
,, Elle soutint mon courage lassé.
,, Sa douce voix soulagea mes douleurs;
,, L'ordre et la paix revinrent parmi nous;
,, L'économie a reparé mes torts,
,, Grâce à ses soins, sa longue vigilance,
,, A son active, et constante amitié.

,, Après dix ans d'un exil nécessaire
,, Enfin brilla le moment du retour.
,, De quel transport mon ame fut saisie
,, En revoyant le toit de mes ayeux!
,, Quel doux triomphe attendoit ma compagne!
,, Avec ardeur, ses injustes parents,
,, Et nos amis, et de nombreux voisins,
,, Ont couronné l'épouse incomparable.

,, A sa rivale, indigne de courroux,
,, Et de pitié trop digne dès long-tems,
,, Elle tendit une main secourable,
,, Et de l'honneur lui rouvrit le sentier.
,, Sa voix jamais n'exhala le reproche,
,, Ou le courroux, ou la plainte frivole:
,, Ah! c'est du cœur qu'émanent ses vertus,
,, Et sa douceur toujours inaltérable.

,, O mon ami, disoit-elle souvent,
,, Dans nos devoirs existe le bonheur;
,, Oui; quels qu'ils soient, pénibles et cruels,
,, L'homme sensé peut toujours les remplir;
,, Puisque le pauvre, en dépit du besoin,
,, Sait s'abstenir des vols et des délits,
,, Notre raison suffit pour résister
,, Aux vils penchants qui causent nos malheurs.

,, Elle eut raison: le bonheur est réel;
,, Son sexe seul a droit de le donner.
,, C'est dans son sein que nous puisons la vie,
,, Et l'aliment de nos plus faibles jours;
,, L'adolescent n'existe que pour lui;
,, De l'homme mûr c'est l'aimable sujet;
,, A la vieillesse il offre un sûr appui:
,, C'est de chaque âge et le guide et l'espoir.

Elise alors apparut à nos yeux;
Son digne époux réclama son avis:
„ Est-il bien vrai que nous fumes heureux
„ Dans le besoin, la souffrance, et l'exil?
„ Le vrai bonheur, reprit-elle soudain,
„ Est pour les cœurs simples et modérés;
„ Il est semblable à l'absolu pouvoir:
„ Moins on en use et plus on en jouit.

VERS DE NEUF SYLLABES.

Il est prêt ce trône de l'amour,
Ce bosquet odorant et léger!
Il est prêt .... mais Elise est absente;
Ah! qui peut comprendre ma douleur!

Aujourd'hui, que l'hiver détestable
A cédé sa puissance au printems,
Que l'amour, et la terre, et les airs,
Célébrent un retour désiré;

Peut-elle être volage et cruelle
Insensible, sans foi, déloyale
Outrageante et perfide pour moi?
Je l'aimais .... et je veux l'oublier ....

Mais quoi! Lise à mes yeux reparoit....
Je l'entends, je la vois accourir....
Et déjà son aspect et sa voix,
En plaisir ont changé mon courroux!

Mon Elise a tenu sa promesse!....
Elle est bonne, et sensible, et loyale:
Insensé le mortel qui la blâme!
Insensé qui ne sait l'adorer!

NOTE.

J'ignore par quels motifs les ouvrages qui enseignent les règles de la versification font abstraction des vers de neuf syllabes. Il n'y a pas plus de raison pour les exclure, qu'il n'y en auroit eu pour exclure ceux de sept syllabes, qui cependant sont très usités. Il y a des exemples de vers rimés de neuf syllabes, et ces vers ne sont pas inférieurs aux autres; on se rappelle un air connu et estimé, dont les paroles commencent ainsi:

Je te perds fugitive espérance,
L'infidelle a rompu tous nos nœuds.
Pour calmer, s'il se peut, ma souffrance
Oublions que je fus trop heureux. &c.

Les musiciens assurent que ces vers se prêtent à la musique mieux que les autres.

VERS DE HUIT SYLLABES.

La mer est calme, le ciel pur,
L'air se balance sur les eaux;
La vague doucement s'agite
Et semble à peine s'élever.

Mais quoi! bientôt le ciel se trouble
Et l'horizon se rétrecit!
Un voile est tombé sur la terre
Et lentement s'est coloré.

O sombre nuit, nuit effroyable!
Hélas! qui peut nous rassurer,
Quand tu répands dans la nature
Et le cahos et la terreur! . . . .

Il n'est pour nous qu'un seul recours;
C'est la bonté du Tout puissant:
Lui, que ne lassent des mortels
Ni les erreurs, ni la folie.

VERS DE SEPT SYLLABES.

Fuyez donc, disparaissez,
Noirs soucis, amour trompeur;
Lise embellit ce séjour:
Ce séjour n'est plus pour vous.

Recherchez un autre gîte,
Et songez bien désormais,
Qu'il vous faut en bannir Lise,
Ou vous même encor changer.

VERS DE SIX SYLLABES.

Evitez la tempête,
Et cherchez un abri,
Quand le ciel en corroux
Obscurcit l'horizon.

Prévenir le malheur,
Ou savoir l'affronter,
D'un mortel raisonnable
Est le soin diligent.

VERS DE CINQ SYLLABES.

L'amour vous paroit
Volage et trompeur?
Sachez le connaître
Avant d'en juger.

C'est une folie,
Eglé, croyez moi,
De fuir constamment
Le dieu des plaisirs!

VERS DE QUATRE SYLLABES.

Quoi! vous voulez,
Jeune Phillis,
Prendre un époux
Avant seize ans?

Réfléchissez,
Songez y bien!
C'est pour toujours
Qu'hymen engage!

Et quelquefois,
Toute la vie,
On pleure, hélas!
Amèrement,

Un nœud formé
Par le plaisir:
Par les ennuis
Troublé bientôt.

VERS DE TROIS SYLLABES.

DAPHNIS ET CHLOÉ.

CHLOÉ.

Non: Daphnis,
Entre nous
Plus d'amour.
A nos vœux
Désormais,
L'amitié
Doit suffire.
Un plaisir

Illégal
Est souvent
Trop amer:
Le malheur,
Est trop lourd
Sans vertu.

DAPHNIS.

Votre cœur
Est volage;
Et l'amour,
Quand il change,
Est toujours
Difficile.
Oui: l'on dit
La morale
Un signal
De congé.
Vous teniez
Autrefois
Des discours
Différents:
Etiez-vous
Fausse alors?
L'êtes-vous
Aujourd'hui?

CHLOÉ.

Je vous aime
Aujourd'hui,
Comme alors;
Cependant,
Désormais,
Je ne veux
Plus d'amour.

DAPHNIS.

Peut-on être
Aussi fausse,
Avec tant
D'assurance!
Avec tant
D'assurance,
Ose-t-on
L'avouer?
Vous avez
Un amant
Plus aimable;
On l'a dit,
Je le sais;
Et vous même,
En secret,
Vous l'avez

Assuré.
Pouvez-vous
Dédaigner
Mon amour
Eprouvé?
N'ai-je pas
Pour vous seule
Oublié
Tout le monde?
On m'observe,
On critique,
Et chacun
Dit de moi:
„ Pourquoi donc
„ Ce jeune homme
„ A nos yeux
„ S'enfuit-il?
„ On diroit
„ La beauté
„ Pour lui seul
„ Redoutable:
„ Est-il donc
„ Sans courage?
„ Est-il donc
„ Sans esprit?....
. . . .

Près d'Eglé
Je m'approche....
Et mon cœur
Est muet;
Je me rends
Près d'une autre....
Et je pense
A vous seule!....

CHLOÉ.

Eh! d'où vient
Que toujours
L'on m'accuse
Et m'outrage?
Ah! l'amour
Seroit-il
Un tyran
Redoutable?
Oui, lui seul
Ne fait pas
Le bonheur.
Il n'a point
De plaisir
Sans souffrance.
Inquiet,
Tracassier,

On diroit
Que la plainte
Est son seul
Elément.
Il promet
Le plaisir;
Il promet,
Il nous flatte,
Et ne fait
Rien de plus.
Telle on voit
La peinture
Enchanter
Nos regards:
Du plus beau
Paysage
Elle rend
Désireux;
Mais on voit,
On admire,
Et ce n'est
Qu'une image.
Ah! l'amour,
Le bonheur,
Sont ainsi
Des trompeurs;

On les cherche,
On les voit,
On les suit
Vivement,
Et jamais
L'on arrive
A pouvoir
Les saisir.
Je veux donc
En rester
A la seule
Amitié.
Cher Daphnis,
J'en conviens,
Je possède
Un ami.
Cet ami
Ne doit point
Vous causer
De l'ombrage.
Il est simple,
Et sincère,
Et jamais
Exigeant.
Attaché
Pour toujours,

Il est tout
A moi seule.
On l'offense,
Et soudain
Il a tout
Oublié.
Je fus riche,
Il étoit
Insensible
A mon sort:
A mon sort
Malheureux,
Seul, il sait
Compâtir.
La puissance,
Et les biens,
Les trésors,
Les plaisirs,
De son cœur
Ne sauroient
M'éloigner;
Et pour lui
Le trépas,
Pourroit seul
Me changer.

DAPHNIS.

Vous osez
Convenir
De m'avoir
Délaissé?
Pouvez vous
M'avouer
Un Rival
Odieux?
Ah! Chloé
Fut toujours
Bien perfide!
Et je veux
A jamais
Oublier
Son amour!

CHLOÉ.

Non: restez;
Je vous veux
Tous les deux
Conserver.
L'amitié
Raisonnable
Est trop froide

A vos yeux:
Votre amour
Si bouillant
Mon ami
Le méprise:
Je puis donc
L'un et l'autre
A la fois
Vous aimer.

DAPHNIS.

Mon honneur
N'y sauroit
Consentir;
J'aime mieux
Renoncer
A l'amour
D'une ingrate.
Oui: Chloé
Je vous quitte
A jamais.
Retournez
A l'ami
Préféré.
Mais pourtant
Qu'il se garde

A mes yeux
De paraître.
Il faudroit
Mille bras
Pour le bien
Garantir.
Je pardonne
A ton sèxe
Volage;
Et l'amour,
Malgré moi,
Le protège
Aujourd'hui.
Mais en vain
Un rival
Chercheroit
A me fuir.
Au méchant
Qui m'offense,
Et m'attaque
A la fois,
L'on permet
Que j'oppose
Et le fer,
Et le feu:
De celui

Qui m'enlève
Encor plus
Que le jour,
Je puis donc
Rechercher
La souffrance
Et la mort:
Que ne puis-je,
O Chloé,
Lui donner
Encor plus!

CHLOÉ.

Vous osez
M'offenser?
A ce point,
Mon ami,
Doit il être
Outragé?
Mon courroux,
O Daphnis,
Est-il donc
Méprisable?

DAPHNIS.

Eh! qu'importe
A mon cœur
Déchiré,
Le courroux
D'une amante
Insensible
Et perfide?

CHLOÉ.

Ah! Daphnis,
Vos discours
Changeront;
Et bientôt
De vos torts
Vous serez
Convaincu.

DAPHNIS.

C'est en vain
Que Chloé
Tenteroit
De calmer
Le courroux
Le plus juste,

Et l'amant
Offensé.
Qui pourroit,
A la fois,
Pardonner
Le mépris,
Le parjure?

CHLOÉ.

Et pourtant
En ce jour
Je m'en vais
Vous montrer
Le pouvoir
D'une femme;
Et surtout
La faiblesse
Et les torts
Des amants
Comme vous
Soupçonneux.
Je veux même
En ses bras
Que Daphnis
Tendrement,
Serre, embrasse,

Un rival
Fortuné.

DAPHNIS.

Ah! cessez
De railler.
Est-ce bien
A Chloé
De porter
Le poignard
Et de rire,
En brisant
Et mon ame
Et mon cœur?

CHLOÉ.

Quoi! mon sèxe
O Dapnis
Vous est-il
Inconnu?
La vengeance
Est bien douce
A la femme
Irritée.
Aujourd'hui,
Je prétends

Que Daphnis
S'humilie,
Et qu'il vienne
A mes pieds
Retracter
Ses discours.

DAPHNIS.

On verroit
Bien plutôt
Le cahos
Tout confondre;
Ou la terre
Immobile,
Ou le ciel
S'abaisser.

CHLOÉ.

Le cahos,
Cher Daphnis,
Ne viendra
Rien troubler;
Et la terre,
En ce jour,
Marchera
Vers la nuit,

Et le ciel,
A nos yeux,
Restera
Suspendu:
Cependant,
Que Daphnis,
Tout honteux,
Confondu,
A l'instant,
A mes pieds,
Va chérir
Son rival.

DAPHNIS.

Vous voulez
Jusqu'au bout
Exciter
Mon courroux:
Vous cherchez
Un prétexte
Inutile
O Chloé:
Mon courroux
Jusqu'au bout
Et déjà
Parvenu.

Adieu donc;
Reprenez
Votre foi
Vos serments.
Je méprise,
Et rejète,
Et vos feux
Et vos soins.

CHLOÉ, *en riant.*

Aujourd'hui,
Vous m'aimez
Encor plus;
Et déjà
Je vous vois
A mes pieds.

DAPHNIS.

Que je sois
A jamais
Des mortels
Abhorré,
Si je puis,
Quelque jour,
Jusques là
M'abaisser,

CHLOÉ.

Insensé,
Téméraire,
Imprudent,
Et jaloux;
Voyez donc,
Votre erreur
Et vos torts?
Cet ami,
Cet amant,
Ce rival
Préféré,
Le voici:
Regardez.
Je l'embrasse
A vos yeux.
En cachette
Il étoit
Près de moi
Retenu.
Vous pouvez
Aisèment
Deviner
Mon dessein.
A son cou

Voyez-vous
Ce collier
Suspendu?
Lisez-y
Les avis,
Que l'amour
Vous y donne.

DAPHNIS, *lisant.*

,, A Daphnis
,, Ton rival
,, Cher Azor,
,, Aujourd'hui,
,, Viens apprendre
,, A m'aimer
,, Sans fureurs,
,, Ni soupçons.
,, Je m'en vais
,, L'éprouver,
,, Et lui peindre
,, Un rival;
,, Ce rival
,, Préféré,
,, Ce sera
,, Mon Azor.
,, Le jaloux

„ Pour me croire
„ A besoin
„ Que d'avance,
„ En ce lieu
„ Je le dise,
„ Et le prouve
„ En effet.

CHLOÉ.

Je l'avois
Deviné;
Je l'avois
Bien prédit,
A mes pieds
Sur le champ,
Implorez
Mon pardon.
Pour prouver
Votre entier
Changement,
Prononcez
En ces mots
Le serment
Que j'exige.

DAPHNIS *à genoux.*

,, A tes pieds,
,, Ma Chloé,
,, Je t'implore,
,, Et demande
,, Un pardon
,, Généreux
,, Pour le cœur
,, D'un jaloux.
,, Je te jure,
,, Et promets,
,, De montrer,
,, Désormais,
,, Confiance,
,, Abandon,
,, Le respect
,, Et l'estime;
,, Et je veux,
,, En aveugle,
,, A jamais,
,, T'obéir.

CHLOÉ *en le relevant.*

A ce prix,
Je pardonne:
Et promets
De t'aimer!

Parmi les vers de ces essais on remarquera sans doute, que ceux d'un petit nombre de syllabes sont durs et sautillants, particulièrement ceux de trois. Cependant, ces défauts ne proviennent pas de la suppression de la rime, laquelle semble au contraire les rendre plus sensibles. Pour se convaincre de la vérité de ce que j'avance, on n'a qu'à examiner les vers rimés suivants de cinq, quatre et trois syllabes, composés par les meilleurs poëtes, Bernard et Chaulieu, et l'on verra que leurs petits vers sont, à ce qui me semble, plus sautillants et plus durs encore que ceux sans rimes.

EPITRE SUR L'HIVER.

PAR BERNARD.

VERS DE CINQ SYLLABES.

De l'urne céleste
Le signe funeste
Domine sur nous;
Et sous lui commence
L'humide influence
De l'ourse en courroux.
L'onde, suspendue
Sur les monts voisins,
Est dans nos bassins
En vain attendue.
Ces bois, ces ruisseaux
N'ont rien qui m'amuse:
La froide Aréthuse
Fuit dans les roseaux;
C'est en vain qu'Alphée
Mêle avec ses eaux
Son onde échauffée. &c.

LE HAMEAU

PAR BERNARD.

VERS DE QUATRE SYLLABES.

Rien n'est si beau
Que mon hameau.
O quelle image!
Quel paysage
Fait pour Vateau!
Mon hermitage
Est un berceau,
Dont le treillage
Couvre un caveau.
Au voisinage
C'est un ormeau,
Dont le feuillage
Prête un ombrage
A mon troupeau;
C'est un ruisseau
Dont l'onde pure
Peint sa bordure

D'un vert nouveau.
Mais c'est Silvie
Qui rend ces lieux
Dignes d'envie
Dignes des dieux. &c.

VERS DE TROIS SYLLABES.

CASTOR ET POLLUX.

Acte IV. Sc. IV.

Pour toujours
Ce rivage
Et sans nuit et sans orage:
Pour toujours
Cette aurore
Fait éclore
Nos beaux jours.
C'est le port
De la vie;
C'est le sort
Qu'on envie.

Le monde et ses faux attraits
Sont-ils faits
Pour nos regrets?
Non, jamais,
Lieux propices,
Vous n'offrez que des délices:
Non, jamais
Cet empire
Ne respire
Que la paix. &c.

Les petits vers suivants de trois syllabes, composés par Chaulieu en réponse au Duc de Nivernais, sont un tour de force; ce n'est qu'un jeu: mais, ne diroit-on pas que ce jeu a pour but la critique de la rime?

Grand Nevers,
Si les vers
Découloient
Jaillissoient
De mon fond,
Comme ils font
De ton chef,
Derechef
J'aurais jà

De piéça
Répondu.
Confondu
Je me sens,
Et me rends.
J'ai frotté,
J'ai gratté
Occiput,
Sinciput;
Ma foi rien
Ne me vient:
Comme toi,
Près de moi
Si j'avois,
Ou tenois
Dans mes bras
Les appas
De ta sœur
Domte-cœur,
Enchanté,
Transporté,
Rimerois,
Chanterois
Rime en on
De Bouillon. &c.

LES RÉFLEXIONS.

ODE.

Sur la Céleste immense voute
Où l'infini s'ouvre à nos yeux,
Que de grandeur, que d'harmonie,
Et d'éclatante majesté!
Là tout s'accorde, et tout annonce
Un architecte incomparable
En son génie, en son pouvoir:
Nul ne résiste à ses désirs;
Dans ses œuvres nul ne l'égale,
Et rien n'altère sa bonté!

De cette source inépuisable
Et de lumière, et de bienfaits,
Nos vils contrastes, nos travers.
Jamais ne purent dériver.
Les passions, l'intempérance,
Et la folie, et les erreurs,
Près du très-Haut n'existent point:
Le meurtre affreux, l'affreux combat,
L'avarice, l'ambition,
Des seuls mortels sont les travaux.

Si du sommet de l'empyrée,
Et de prodiges entouré,
Le Créateur daigne sur nous
Porter un œil inévitable,
Ah! que dit-il au triste aspect
Des soins trompeurs de ses enfants
Toujours pervers et malheureux?
Êtres fragiles, mais doués
D'une étincelle du très-Haut,
Sous ses regards que faisons nous?

Ici, l'envie et la discorde
Ont préparé leur fer aigu;
Plus loin les vices, les délits,
Ont répandu l'affreux désordre.
Envain Cerés de blonds épis
Vient enrichir ces heureux champs
Que tantôt flore embellissoit:
L'homme cruel, toujours aveugle,
Avec le sang de son semblable
Et le sien même, a tout rougi.

En vain la paix, en vain les arts,
Dans l'intervalle des combats,
Veulent calmer tant de fureurs:
L'être si foible et passager,
Toujours soigneux de se détruire,
A défaut du fer des périls
Recourt au fer des vils bourreaux!
Eh! quoi! sans l'ordre de son Dieu,
Dans l'effrayante éternité
Peut-il plonger son compagnon?

Héros vaillants mais trop cruels,
Combien vos soins me semblent vains!
Arrête, arrête heureux vainqueur
Sur le terrein de ta victoire....
Observe bien ces corps hydeux
Dans la fange trainés, meurtris;
Tantôt ils furent tes égaux!....
Si ton orgueil est satisfait,
Ton cœur n'est-il pas soulevé
Par un tableau si dégoûtant?

D'où peut venir tant de gaîté?
Dis-moi pourquoi t'enorgueillir?
Malgré ta force et ton bonheur
Ne dois-tu pas finir bientôt?
Souffle léger qu'un souffle abat,
Et souvent digne de pitié,
Quel peut donc être ton espoir?
Un jour, que rien ne peut changer,
Ne dois-tu pas aussi couvrir
La terre de tes ossements?

Est-il bien vrai qu'en ses déserts
L'homme sauvage, errant, grossier,
Est plus que nous infortuné
Foible, timide et sans raison?
Ah! si l'on peut lui reprocher
Son ignorance et ses excès,
Et sa brutale oisiveté:
Nos arts nous rendent-ils meilleurs?
N'immolons-nous point de victime?
Ici n'est-il plus de besoins?

L'inconséquence, et les ennuis,
D'injustes loix, des soins trompeurs,
Les durs travaux, ou l'esclavage
Et les supplices, et la mort,
Sont ici bas les résultats
De nos lumières, de nos vœux,
Et des efforts de notre esprit:
Notre bien être est sans progrès;
Tel enchainé le fier coursier
Frappe du pied sans avancer.

Que pensent-ils de notre sort
Les habitants heureux du ciel?
Voici sans doute leurs discours:
„ Abandonnés sur un rocher
„ Qu'ils vont quitter incessamment,
„ Où tout leur dit que l'avenir
;, Est seul durable et seul réel,
„ Les fils des hommes sur la terre
„ En méprisent les biens trompeurs,
„ Indigne image des vrais biens.

„ L'un l'autre ils s'aiment constamment
„ Dans ce trajet pénible et court.
„ Des prodiges de leur auteur,
„ De ses bienfaits environnés,
„ Ils admirent, sans se lasser,
„ Et sa puissance, et son génie,
„ Et son amour inépuisable.
„ En sa présence prosternés,
„ Devant ses œuvres confondus,
„ Ils ne songent qu'à l'adorer.

Tels nous étions dans l'âge d'or.
Cet âge, hélas! reviendra-t-il?
Apprendrons nous enfin un jour
Nos vrais devoirs et nos vrais biens?
Quand verrons nous l'horrible guerre
Et l'égoïsme et les délits
Avec les vices exilés?
Seroit-il lâche et sans raison
Loin de se battre de s'aider,
Loin de haïr de s'entr'aimer?

Quand serons nous tous conjurés
Pour combattre nos ennemis
Les plus puissants, les seuls réels:
Nos maux, nos vices, nos travers?
Il reviendra cet heureux jour
Nous en avons de sûrs garants
Dans les récits de nos ayeux:
Dieu détruiroit ses fils ingrats
S'ils ne devoient être meilleurs:
Sa sainte loi nous rendra tels.

En nous plaçant sur cette terre
Il nous donna de sûrs appuis:
Le sentiment des biens des maux,
La conscience et ses frayeurs,
Et l'espérance qui, d'abord,
Vient embellir notre existence,
Et ne nous quitte en aucun tems:
C'est un fanal toujours luisant
Sur l'horizon de notre vie
Aux bornes de l'éternité.

Le spectacle de la Nature,
Cet univers vaste et mouvant,
Ce marche pied de l'éternel
D'où sa gloire s'accroît toujours;
Le divin souffle de notre ame,
Et ces Hébreux, élus, punis,
Errans encore parmi nous:
Tout nous prouve notre origine,
Et notre chute, et notre épreuve,
Et l'avenir qui nous attend.

Les vers de cette ode qui n'ont pas les accents placés conformément à ce qui a été dit dans ce mémoire sont en petit nombre, et il n'auroit pas été difficile de les rendre égaux aux autres, mais on les a laissé dans leur état défectueux pour démontrer, par leur contraste, les règles proposées.

MÉMOIRE

SUR LA VERSIFICATION

QUATRIÈME PARTIE.

VERS RIMÉS.

I.

INSCRIPTION PLACÉE SUR L'ANCIEN CIMETIÈRE
DE S. LEU.

Omnes eodem cogimur.
HOR.

C'est à l'ombre de l'if, sur ce tertre inutile
Où le gazon s'élève autour des ossemens,
Qu'enfermés pour jamais dans leur étroit asile,
Les anciens villageois reposent dès long-temps.

Leurs yeux ne verront plus, au retour de l'aurore,
Leurs joyeux compagnons; et le chant matinal,
Les cris perçans du coq, le chalumeau sonore,
De leur humble lever ne sont plus le signal!

Passant, qui que tu sois, n'irrite pas leurs manes
Qui veillent constamment sur ces tristes débris;
Ah! que le fer cruel, et que des mains profanes,
De ce lieu consacré soyent à jamais bannis!

Songe que ton pouvoir, ton nom, ton opulence,
Te mènent à la mort, en dépit de ton rang:
Le monarque lui même au sein de la puissance
Régne , ... et l'attend!!

II.

LA MORT DE MARIE.

Assemblage étonnant de contrastes nombreux
Des plus aimables dons, et de crimesaffreux,
O vie! aveugle instinct, quand pourrai-je comprendre
Le secret, qu'ici bas nul n'a su te surprendre,

Que ne peut pénétrer notre faible raison!
Es-tu réalité, prestige, illusion?
Faudra-t-il terminer ma pénible carrière,
Sans connaître jamais cette énigme première?
Ah! pourquoi parais-tu, dans ta froide rigueur,
Une ombre au seul plaisir, un colosse au malheur?
Et pourquoi nous offrir en ta course incertaine
Ce mélange inégal d'espérance et de peine?
Hier je t'adorais, quand à mes jeunes ans
Perfide, tu n'offrais que des enchantemens;
Méconnaissant tes maux, ton néant redoutable,
Je recherchais en toi la source inépuisable
Et du bonheur réel, et des plaisirs parfaits:
L'avenir s'avançait tout chargé de bienfaits.
Mes vœux avec ardeur appelant un autre âge,
Pressaient la fin, hélas! d'un rapide passage;
J'étais loin de savoir, que dans la paix du cœur
De l'enfance innocente existe le bonheur;
Que troptôt revenu d'un aimable mensonge,
Je verrais mon printemps s'écouler comme un songe.
Heureux qui dans le sein d'un entier abandon
Sait prolonger le cours de sa jeune saison!
Je t'aime en un beau jour, alors que sans nuage
S'offre à mes sens ravis, à mon constant hommage,
L'astre resplendissant de tout l'éclat des cieux,
Messager des bienfaits, des merveilles des dieux;

Lorsque de toutes parts il rend à la nature
Son brillant appareil, et sa verte ceinture;
Que sa vive chaleur, en changeant nos climats,
Fait éclore les fleurs, où gisaient les frimats.
La mer, la vaste mer, alors n'est plus terrible;
Elle ne couvre plus un précipice horrible;
Et l'orage, et la mort, enfermés en son sein,
Paraissent exilés de l'univers serein.
La vague, à petit bruit, par la vague arrêtée
Se brise en se formant, faiblement agitée;
Et l'immense étendue en son contour profond
Réfléchit en tremblant l'immobile horizon.
Mais, hélas! ces momens si doux, si pleins de charmes
Nous mènent promptement aux regrets aux alarmes.
Déjà j'avais compté la moitié de mes jours,
Et des chagrins réels avaient rempli leur cours.
Envain j'avais cherché dans ma longue chimère
Et l'amour véritable, et l'amitié sincère.
L'une s'offrit à moi sous des traits imposteurs,
Par l'autre j'éprouvai de mortelles douleurs.
Faut-il donc ne connaître, en ma peine profonde,
Que les vices, les maux, et le néant du monde!
Pourquoi, souvent disais-je, un hasard plus heureux
Ne m'a-t-il point offert l'objet de tous mes vœux?
Faut-il qu'en d'autres lieux ce que je cherche existe?
Dois-je donc n'aimer rien, tel qu'un vil égoïste;

Et semblable au méchant, digne sujet d'horreur
Ignorer d'être aimé l'ineffable douceur?
Un jour, soudain un jour, au doux nom de Marie,
Brilla pour moi l'instant d'une nouvelle vie.
Je sentis à ce nom le doux frémissement
D'un plaisir inconnu, d'un secret sentiment;
Et mon cœur répétant ce doux nom en silence
Paraissait deviner et hâter sa présence.
Quelle énigme étonnante, ô vie, est dans ton sein
Cachée à tous les yeux, et cachée à dessein!
Que d'objets différens, dont la foule innombrable
A nos sens trop bornés se montre inconcevable!
Elle vint: à son port, sa céleste candeur
Je reconnus l'objet que désiroit mon cœur.
Parmi tant de beautés dignes de mon hommage
Seule de ma chimère elle m'offrit l'image.
De quel heureux transport mon cœur fut agité,
Quand mon pressentiment devint la vérité!
Lorsqu'écoutant son nom redit par elle même,
L'amour qui m'embrasait rendit mon trouble extrême!
Sa grâce, à chaque pas, à tous ses mouvemens,
Semblait accroître encor des charmes ravissans.
Sa voix, sa douce voix, et naïve et touchante,
Portait dans tout mon être une joïe innocente.
Son esprit, naturel, aimable sans éclat,
Rendait le mien plus pur, plus vrai, plus délicat.

Son regard enchanteur, et vif et pur comme elle,
Semblait ne point venir d'une simple mortelle.
La bonté, la candeur de tous ses sentimens
Se peignaient même au ton de ses moindres accens.
Lorsque de ses parens éloigné dès l'enfance
L'orphelin délaissé n'a point eu connaissance,
Si le sort quelque jour affaiblit ses regrets,
S'il sait le nom des siens, qu'il ne verra jamais,
Il gémit, cependant, loin du sol qu'il implore,
Au nom de ses parens il peut sourire encore;
Comme lui, de ma vie, obscurcie en son cours,
Je voyais tout le charme éloigné pour toujours;
Mais je le connaissais, ma douleur moins amère
Pour terme n'avait plus une vaine chimère . . . .
Soudain tout a changé ... Marie, hélas! n'est plus...
Plus d'instans regrettés! plus d'instans attendus!...
Un beau jour la reçut, et la vit disparaître;
Pour la perdre aussitôt devais-je la connaitre!
O vie! oui, tu deviens méprisable pour moi;
L'erreur est dans tes biens, fragiles comme toi.
Tu n'est qu'illusion, que lueur passagère:
Eloigne de mes yeux ta funeste lumière.
Le ciel pour d'autres lieux nous voulant réserver
Nous livre à ta fureur, mais pour nous éprouver.
Tu serais comparable à la vie immortelle,
Si tu brillais longtemps sur des anges comme elle.

Frappé du coup mortel à la fleur de mes ans,
Il faut souffrir, mourir; je le sais, et j'attends.
Mais est-il des malheurs, dont je puisse me plaindre?
Marie, hélas! n'est plus; je n'ai plus rien à craindre.

LE DÉPART.

Illi robur et aes triplex
Circa pectus erat, qui fragilem truci
Commisit pelago ratem
Primus. HOR.

Le ciel est pur, la mer tranquille
L'air se balance sur les eaux;
De mon vaisseau la voile agile
S'élève au gré des matelots.

Mon cœur palpitant d'alégresse
Du départ hâtait le signal ....
Mais il se brise de tristesse
En touchant au moment fatal.

Déjà mon humide paupière
Se trouble en quittant mon pays:
Dans une rêverie entière
Je vois, j'appelle mes amis.

Adieu rives de la patrie,
Qui protégeâtes mon berceau:
Adieu ma mère, adieu Marie,
Je crois voguer vers le tombeau.

L'absence est un supplice horrible,
Qui nous déchire lentement;
Le trépas même est moins pénible;
Il ne nous frappe qu'un instant.

Envain j'espère voir encore
Le signal des tristes adieux;
L'horizon qui se décolore
S'unit au voile épais des cieux.

Le doux zéphir de ma patrie,
Comme naguères, ne vient plus
De l'air qu'a respiré Marie
Rafraichir mes sens abattus.

Tout disparait .... le crépuscule
A passé dans la sombre nuit;
Et devant nous la mer recule
Et cède au vent, qui nous poursuit.

A travers l'onde qui sillonne
Le vaisseau glisse longuement:
La vague entr'ouverte frissonne,
Et presse notre éloignement.

Bientôt de nouveaux flots jaillissent,
Et s'accumulent en fureur;
Leurs sommets dans les airs blanchissent
Brisés par l'Aquilon vainqueur.

Envain l'abyme à leur naissance
S'enfonce, et veut les retenir;
Si de plus bas le flot s'élance,
Plus haut on le voit parvenir.

Puis il éclate sur ma tête,
Gronde, et s'engouffre autour de moi:
La nuit redouble la tempête
Agitant la mort, et l'effroi.

Dans la tourmente épouvantable
Que n'ose affronter mon regard,
Un mugissement effroyable
Maudit, et punit mon départ.

Je crois ouïr la voix céleste,
Contre moi seul se courrouçant,
Me dire: „ Sur la mer funeste,
„ Insensé, que vas-tu cherchant?

„ Ne vois-tu pas, qu'au léger feure
„ Ressemble ton sort fugitif?
„ Ferme naguère en ta demeure,
„ Les vents emportent ton esquif.

„ Quoi! de la mer, abyme immense,
„ Tu cherches le terme lointain?
„ Mais aux lieux, où son lit commence
„ Du port n'étais-tu pas certain? „

Oui: malheur à l'être vulgaire
Qu'entraînent de trompeurs désirs;
Qui poursuivant une chimère
Laisse chez lui les vrais plaisirs?

Mais du bonheur parfait de l'ame
L'homme impatient, agité,
De l'avenir toujours réclame
Ce qui n'est qu'en l'éternité.

Je songe, hélas! qu'à la même heure
Mes amis, rassemblés, heureux
Dans leur chaude et sûre demeure,
Font pour moi les plus tendres vœux.

Tandis qu'errant hors la limite,
Que l'Eternel me prescrivit,
Je ressemble au cosmopolite,
Ou bien au malheureux proscrit.

Grand Dieu! si ta bonté constante
Daigne encore me secourir
De cette leçon éclatante
Je saurai me ressouvenir.

Loin de mon aimable Marie
L'on ne me reverra jamais:
Le bonheur est dans ma patrie
J'y resterai .... je le promets.

IV.

LE RETOUR.

Hic dies vere mihi festus atras
Eximet curas. Hor.

Un cri joyeux et solemnel
Annonce enfin ma délivrance.
Je ne sens plus le poids cruel
D'une longue et pénible absence.
L'horizon naguère obscurci
Soudainement s'est éclairci,
En dévoilant les mers profondes.
Je brave l'immense contour;
J'entends le signal du retour,
Je vais franchir les vastes ondes.

Tel qu'on voit de la froide nuit
L'astre du jour vainqueur superbe
Lancer sur l'ombre qu'il poursuit
De ses feux l'éclatante gerbe;
Tel, bouillant d'une vive ardeur,
Mon cœur palpite de bonheur
Au doux aspect de ma patrie;
Sa vue a soudain effacé
Du départ le tourment passé:
Tout vit à mon ame attendrie.

Tel encore un convalescent,
Après une longue souffrance,
Tendre, joyeux, reconnaissant,
Chérit sa nouvelle existence;
Il ne sait plus, que l'âpre mort,
Tantôt prête à combler son sort,
Près de son lit s'était posée;
Et levant ses bras odieux,
Déjà présentait à ses yeux
Sa faulx fraîchement aiguisée.

Je touche, enfin, de mon berçeau
Le riant et modeste asyle!
Quel peuple et quel mouvant tableau,
Sur le bord naguères tranquille!
O ma mère, ô ma bonne sœur!
Vos caresses rouvrent mon cœur
Aux doux plaisirs de mon enfance.
De l'innocence, et de la paix,
Je sens la joïe, et les bienfaits,
S'emparer de mon existence.

Quel est ce vif empressement?
Qui donc vers moi court et s'élance?
C'est toi l'ami tendre et constant,
Le compagnon de mon enfance.
Reste sur mon sein agité
Toi, dont je n'ai jamais quitté
La pensée en mon long voyage.
Vois-tu ces bords toujours vainqueurs
Des ans et des flots destructeurs?
De mon amitié c'est l'image.

Tout fuit, meurt, ou revient au jour
Devant la nature constante;
Tout est ou départ, ou retour
Sur la sphère toujours mouvante.
Le jour, qui s'éteint dans la nuit,
Revient sur l'ombre qui le fuit
Etaler sa charté féconde;
Et, tour-à-tour, chaque saison,
Sur notre immobile horizon,
Fait apparaître un nouveau monde.

Ils ne sont plus nos vieux ormeaux!
Vois comme la plaine est changée!
Là, même des tilleuls nouveaux
Etendent leur fraîche rangée.
Combien j'éprouve de regrets,
En songeant à l'ombrage épais
A nos premiers ans favorable!
Ami: comme rapidement
Tout croule, et change incessamment!
Tout .... hors l'amitié véritable.

Quel est encore aux mêmes lieux
Ce froid aspect, cette cloture,
Où jadis sous l'azur des cieux
Nous foulions la tendre verdure?
Ce sont les tombeaux réservés
A ces longs faubourgs élevés
Nouvellement en mon absence.
Ainsi toujours la vie envain
Germe, et croit .... le trépas soudain
Suit, et trompe sa diligence.

L'on voit partout incessamment
Avec la mort lutter la vie.
Quand l'une apparaît un instant,
Bientôt accourt son ennemie ....
Non loin de ces tristes cyprés
Pourquoi de superbes palais
Du ciel cachent-ils la lumière? ....
Envain, pour embellir nos jours
Nous commençons de hautes tours ....
Nous n'achevons qu'un cimetière!!

La terre tremble sous mes pas;
D'où vient cette joïe éclatante?
C'est la jeunesse, des combats
Retournant enfin triomphante.
Les parens et les tendres sœurs
Gaiement ramènent des vainqueurs
La troupe joïeuse et guerrière.
Mais l'un pleure un fils immolé,
L'autre voit le sien mutilé:
Peu goutent une joïe entière.

Moins malheureux à mon retour
Je retrouve dans ma patrie
Les vertus, l'amitié, l'amour
Avec la paix de compagnie.
Mille horizons longtemps envain
M'éprouvèrent au bord lointain,
Par la plus horrible souffrance:
La bonté de l'Etre éternel
Enfin, dans ce jour solemnel,
Trop dignement me récompense.

Mais à son port, son embarras,
Mes yeux ont reconnu Marie;
Que d'éloquence, que d'appas,
Dans sa rougeur, sa rêverie.
Quel présage doux et flatteur!
Près d'elle notre bon pasteur
Elève une main fortunée....
Encore un jour, et sa candeur
Ne rougira que de bonheur
Sous le flambeau de l'hymenée!

Marie, ah! vois ces heureux champs,
Ces frais bosquets de la vallée;
C'est là qu'auprès de nos parens
Nos jeux charmaient leur assemblée.
Vois encore non loin du bord
Ce roc, dont le facile abord
Nous offrit sa trompeuse amorce;
Noyés et meurtris à la fois
Nous périssions.... quand à ta voix
Je repris l'espoir et la force.

J'ai vû les célèbres beautés
De l'Italie, et de la Grèce;
Leurs grâces, leurs traits enchantés
Inspiraient l'amour et l'ivresse.
Les cœurs transportés, amoureux,
Exaltant des attraits pompeux,
S'enivroient tous avec furie;
Et moi, surpris de cet effet,
Seul, je me disais en secret:
„ Ils ne connaissent point Marie! „

Comment pourrai-je m'acquitter
Des bienfaits de ta main puissante?
Qu'ai-je donc fait, pour mériter
O mon Dieu, ta bonté constante?
Combien d'êtres meilleurs que moi,
Victimes d'une injuste loi,
Sont tombés sous leur destinée?
Et moi, des bords de l'univers,
Je viens, en dépit des pervers,
Toucher mon heureuse journée!

V.

LE JEUNE MALADE.

Vitae summa brevis
Spem nos vetat inchoare longam.
HOR.

Le roseau, que l'air en furie
Courbe et ne peut déraciner,
Aux vers rongeurs, à l'incendie,
Comment pourrait-il résister?
Envain d'un ennemi perfide
Il croit éviter la rigueur;
La flamme, ou le venin rapide
A déjà pénétré son cœur.

Sans mon aveu je vins à naître;
Mon premier jour me vit souffrir;
Je m'apperçus sans me connaître,
Et j'ai grandi sans réfléchir.
De ma carrière commencée
Quand j'examine enfin le cours,
Je la trouve presque passée
Et je n'ai plus que peu de jours.

Des chagrins profonds et rapides
Je ressens les tristes effets:
La pâle vieillesse et ses rides
Ont déjà sillonné mes traits.
Je ressemble au mourant débile
Qui du trépas fuit les horreurs,
En dérobant le fil fragile
Au ciseau des fatales sœurs.

Autrefois, avec l'espérance
Le Ciel m'accordant la santé,
A voulu que mon existence
Ne fût point sans félicité.
Mais quoi! dupe de ma jeunesse,
Des pervers, et des imposteurs,
Je tombe en ma verte vieillesse
Flétri par toutes les douleurs.

Quoi! grand Dieu! quand ma vie amère
S'écoule dans un long tourment,
Ta loi respectée et sévère
De m'y soustraire me défend!
Mais sur la terre ouverte au crime
Tous sont dupes ou criminels:
J'y suis une faible victime
Abandonnée aux loups cruels.

Ah! si du moins de mon automne
J'avais vu les premiers instans!
Si de l'âge qui m'abandonne
J'avais connu les agrémens!
Mais sans vivre sortir du monde,
Et, depuis le triste berçeau,
Sentir en une nuit profonde
La longue approche du tombeau!

Moi, qui n'ai demandé sans cesse
Par mes désirs, par mes regrets,
Que des travaux dans ma jeunesse
Marie et le repos après . . ...
Mais enfin si l'ordre suprême
Veut m'éprouver par le malheur,
Mes vœux, ma félicité même,
Doivent être dans la douleur.

Que sont, insensés que nous sommes,
Les peines du plus triste sort,
Ces grands revers, effroi des hommes?
Rien de plus qu'un seul mot: la mort.
Envisageons d'un œil paisible
De mes destins le plus cruel;
Eh bien! qu'a-t-il de si terrible,
Puisqu'il ne touche qu'un mortel?

Ah! combien d'êtres misérables,
Souffraient avant mon premier cri!
Que de victimes estimables
Durant ce jour même ont péri!
Si l'on assemblait sur la terre
Tous les soupirs de cet instant,
L'on n'entendrait hors de la sphère
Sortir qu'un long mugissement.

Malgré les chutes effroyables
Des états tour-à-tour détruits;
Malgré les chocs épouvantables
De cent peuples anéantis,
Le monde entier reste en sa place,
La terre est la même toujours,
Le printems conserve sa grâce
Et d'autres hommes les amours.

Marchons à mon heure dernière;
Etouffons mon dernier désir;
Vers le milieu de ma carrière
Voyons son terme sans pâlir.
Souvent l'automne, ainsi, vient clore
Un triste été de peu de jours,
Et, par l'hiver plus prompt encore
Se voit arrêtée en son cours.

Sur la ronde et mobile sphère
Qui se meut dans l'infinité,
L'homme est toujours dans l'atmosphère
Suspendu sur l'immensité.
Errant sur un socle mobile,
Qu'il va foulant d'un pied léger,
Hélas! ce n'est qu'un point fragile,
Toujours prêt à se détacher.

VI.

L'APPARITION.

Quid ultra tendis?
Aeque tellus pauperi recluditur
Regumque pueris.
Hor.

L'automne va finir, et l'âpre hiver commence,
De son aride aspect le ciel même est troublé;
L'air qui siffle et mugit tristement le dévance
Et les cimes des monts l'ont déjà signalé.

Ce paysage, hélas! va bientôt disparaître,
Les vallons sans acteurs vont perdre leurs travaux;
Puis tout reverdira, tout semblera renaître,
Et moi seul je n'aurai ni plaisir ni repos.

Fuyons, fuyons au loin mes malheureux semblables:
Leur aspect repoussant navre et flétrit mon cœur;
Fuyons leur trouble affreux, les vices détestables,
Cherchons du moins la paix, à défaut de bonheur.

Mes vœux sont exaucés .... j'ai traversé la plaine ....
Et déjà loin de moi s'évapore le bruit
Des plaisirs insensés d'une foule mondaine,
Des féroces combats, de l'horreur qui les suit.

Evitons à jamais ces traverses fatales ....
Un nouvel air parait.... il n'est plus infecté
Des malsaines vapeurs des tristes saturnales:
Mon cœur s'ouvre à l'espoir de la félicité.

La mer, la vaste mer, près de moi se découvre;
Les flots moins agités s'enferment dans son sein.
Au fond du ciel obscur un air plus pur s'entr'ouvre
Et présage à mes vœux un plus doux lendemain.

Aux pieds d'un roc affreux une verte frontière,
Dont l'automne et l'hiver respectent les sommets,
Agitant de sapins une haute barrière,
Semble d'un meilleur monde enfermer les secrets.

Un murmure léger s'échappe du feuillage...
Quel fortuné séjour s'y dérobe à mes yeux?
Sans doute le bonheur, du moins la paix du sage,
S'abrite et se complait en ces modestes lieux.

Me sera-t-il permis de traverser l'enceinte
Où régnent isolés la paix et les vertus?
Du monde corrompu dont je porte l'empreinte,
Dois-je mêler la voix à la voix des élus?

Là, peut-être, se trouve une ame sans égale,
Des mortels ignorés du reste des mortels.
Là, peut-être, Marie a plus d'une rivale;
Là m'attendent des vœux, des regrets éternels.

Ah! n'importe: touchons au monde imaginaire
Que mon ame brûlante implora si longtemps.
La vie à mes yeux seuls cesse d'être un mystère:
J'en vais connaître enfin les vrais contentemens.

A cet espoir si doux, quelle flamme nouvelle
Presse mes pas tardifs, ranime mes esprits?
Je perce avec effort la forêt qui chancèle....
Ma main touche à des murs modestes et vieillis.

Je vais être à l'abri de l'hnmaine vengeance;
Je pressens le plaisir, le bonheur, le repos ....
Qui: je sens qu'en ces lieux est la vraie existence....
La porte s'ouvre, entrons... quoi! ce sont des tombeaux!

Quel horrible réveil! quelle douleur soudaine!
Mon sang et mes désirs sont à la fois glacés.
Voilà donc tout le fruit de ma course lointaine;
Voilà le résultat de mes vœux insensés!

Mais quoi! sur le revers de la roche fatale
Qui m'apparait soudain?.. c'est un spectre hideux,
Effrayant, décharné, couvert d'un linge pâle;
Il agite une faux sous ses doigts monstrueux.

Ses yeux creux, éraillés, brillent d'un feu terrible;
Ses ailes sans couleur vont bourdonnant toujours:
Et sans cesse, en tous lieux, dans sa course invisible
Il frappe les mortels, et moissonne les jours.

Je sens, en ce moment, je sens transir mon ame:
Ah! fuyons un séjour, où s'accroit mon effroi!
Mais le spectre me voit, et sa main me réclame....
Quel sinistre frisson s'est emparé de moi!

C'est la mort... je l'entends.,,Jeune imprudent approche
,,Ne crains pas mon aspect; je t'épargne aujourdhui...,,
Hélas! par quel pouvoir sur la rapide roche
Le spectre en un moment me porte auprès de lui?

,, Je veux te protéger, calme ton épouvante.
,, Pour rire des mortels, près de moi viens t'asseoir.
,, Connais de tes pareils la folie *incessante;*
,, Ceux que je tiens déjà refusent de me voir?

,, Mes bras peuvent toucher l'un et l'autre hémisphère,
,, Et l'homme cependant croit pouvoir m'éviter;
,, Ridicules efforts! la route qu'il préfère
,, Plus vîte en mon pouvoir va bientôt le porter.

,, Jusqu'au dernier instant aveugle dans son zèle
,, Il cherche contre moi d'inutiles secours:
,, Vois-le me renier, à l'ombre de mon aile,
,, Et sous l'affreux tranchant vouloir filer ses jours.

,, O mortels insensés, que rien ne peut instruire,
,, Tombez donc sous mes coups! et dans l'autre univers
,, Reconnaissez enfin mon souverain empire,
,, Aussi bien que l'erreur de vos projets divers.

Sous l'éclat de ses yeux j'entrevois la perfide
Sourire, et me railler par ces cruels accents
Qu'accompagne l'éclat de son souffle homicide:
„ Ils tombent de la vie enfin les fiers enfants!

„ Elle a beau les créer et sans cesse et sans nombre,
„ Les jeunes et les forts tomberont à ma voix;
„ Oui: moi seule j'existe, et la vie est une ombre
„ Faite pour m'occuper mais pour subir mes lois.

„ Sous le tranchant aigu de ma faux diligente
„ Observe ces milliers de cadavres pressés;
„ C'était des combattans la foule adolescente,
„ Se disputant tantôt des jours .... déjà passés.

„ Eh! que pourrait sans moi la mortelle puissance?
„ Le combat est cessé, la victoire est aux forts;
„ Mais vainement la vie a prôné leur vaillance;
„ Qui peut les couronner?.. ils sont tous chez les morts.

„ Vois ce groupe d'heureux enivrés d'allégresse?
„ Tout exhale autour d'eux le bonheur le plus doux;
„ La force, la santé, relèvent leur jeunesse ....
„ Mais ma faux est partie .... ils ont disparu tous.

,, Vois ces ambitieux sur la force et la vie
,, Appuyant leur grandeur, et leur long avenir;
,, Avec les innocens qu'immole leur furie
,, Pâles, défigurés, vois-les déjà venir.

,, De ce vieillard mourant vois la sottise extrême:
,, Sous des montagnes d'or il pense m'échapper.
,, Caché sous le métal, unique objet qu'il aime,
,, Il ne sent pas les coups dont je viens le frapper.

,, Vois-tu ces voyageurs qu'entraîne leur furie?
,, A travers cent climats ils se font transporter.
,, J'eusse épargné leurs jours peut-être en leur patrie;
,, Mais sur tant de chemins pourront-ils m'éviter?

,, Envain, avec ardeur la vie infatigable
,, Germe, renait, fourmille, et veut braver ma loi:
,, De ses produits nombreux l'existence peu stable,
,, Ne paraît sous le ciel que pour se perdre en moi.

,, Sortez donc, ô mortels, de votre erreur profonde;
,, De la trompeuse vie inutiles jouets!
,, Envain elle ranime et repeuple le monde,
,, Elle vous trompe un jour, je vous tiens à jamais.

„ Elle a beau vous créer et sans cesse et sans nombre,
„ Les jeunes et les forts tomberont à ma voix;
„ Oui: moi seule j'existe et la vie est une ombre
„ Faite pour m'occuper mais pour subir mes lois.

VII.

LE CLAIR DE LUNE.

Vos laetam fluviis et nemorum comâ
Quaecumque aut gelido prominet Algido
Nigris aut Erymanthi
Sylvis, aut viridis Cragi.

Hor.

Tout dort .... je veille seul sur la haute colline:
Des prochaines forêts le féroce habitant,
Les hameaux, la cité que mon regard domine,
Gisent profondement.

Salut des longues nuits douce consolatrice!
Toi, dont les tendres feux viennent nous éclairer,
Pour adoucir nos maux par leur voile propice,
Mais sans les pénétrer.

Le silence profond, la solitude amie,
De plaisir et d'effroi troublent mon cœur charmé.
L'absence des mortels abandonne la vie
A l'être inanimé.

Comme sous ton éclat, sous ta clarté moelleuse,
Tout rétentit pour moi d'une magique voix!
L'édifice, les monts, la forêt ténébreuse
S'animent à la fois!

J'entends leurs fiers accents, leur muette éloquence!
En élevant mes yeux jusques au firmament,
Je vois sur mes regards s'ouvrir ce dôme immense
Toujours s'agrandissant.

Livré dans ce moment à des pensers sans nombre,
Dont la foule s'accroît sous mes sens confondus,
Je sens que ta secréte et mystérieuse ombre
M'en dérobe encor plus.

L'image des coteaux voyageus immobile,
Monte de l'horizon aux murs abandonnés:
Le séjour des Césars, et la cabane utile
Sont par elle enchaînés.

L'ombre du haut palais, sur la plaine étendue,
Réunit les tombeaux au séjour de l'orgueil
D'où le riche puissant n'ose abaisser la vue
Sur le frêle cercueil,

Et la hutte du pauvre auprès du cimetière,
Dont encore la Croix le sépare aujourdhui,
Les travaux, le besoin sont l'unique barrière
Entre la mort et lui.

Oubliant tous mes maux, dédaignant notre terre,
Je m'élève avec toi sur l'immense univers.
Seul avec la nature et ta douce lumière
J'ose me croire en tiers.

Non pas cette nature, astucieux problème
Arme de l'impiété, froide combinaison;
Mais cette intelligence infinie et suprême,
Qui touche ma raison.

Qui peut sur les débris du monde sans modèle
Bâtir cent univers plus grands et plus parfaits,
Mais qui veille sur nous, et toujours nous appelle
Par *d'incessants* bienfaits.

Ah! pourquoi ton flambeau brillant sur l'atmosphère
De ces rayons si doux, tendres, harmonieux,
Daigne-t-il prodiguer sa modeste lumière
A nos crimes hideux!

Peut-être en ce moment la timide innocence
Succombe sous les coups d'un perfide assassin,
Tandis que sans courroux tu laisses la vengeance
A l'avenir lointain.

Aux portes des festins tu vois peut-être encore
Le riche dispersant mille mets superflus,
Et le pauvre affamé, que le besoin dévore,
Tomber sous ses refus!

Quand les mortels ici reposent sans alarmes,
Hélas! combien ailleurs s'apprêtent au combat!
Ou sur le dur chevet déjà rêvent aux charmes
Du noble assassinat!

Que je t'aime à cette heure aux bornes de l'ombrage,
Animant la nature et la nuit à la fois!
J'entends sous ton éclat le zéphir, le feuillage
Unir leurs faibles voix.

Combien en ce moment d'ames adolescentes
Exhalent sans témoins mille soupirs forcés,
Et cherchent le motif de leurs flammes naissantes
Qui s'annoncent assez.

Hélas! en cet instant au sein de ma patrie
Combien vois-tu de cœurs qu'amour sait embraser
Brûler de ce besoin, de ce surcroît de vie
Qu'on ne peut appaiser?

L'amante au rendez-vous arrivant seule encore,
Implore ton éclat, tremblante au moindre bruit...
Et bientôt retrouvant le guide qu'elle adore,
Sans crainte elle te fuit.

L'épouse, de l'autel, aujourd'hui ramenée
Redoute ta clarté fatale à sa pudeur:
Mais t'arrêtant au seuil du lit de l'hymenée
Tu voiles son bonheur.

VIII.

AUX IMPIES.

Valet ima summis
Mutare, et insignia
Obscura promens.
HOR.

Ecoutons dans sa rage infâme
La voix du crime et du dépit:
„ Si ton Dieu se montre à ton ame
„ Rien ne le prouve à mon esprit.
„ Comment faut-il que j'imagine
„ Un créateur, dont l'origine
„ Comme la fin n'a point de bords?
„ Avant de croire un tel prodige,
„ Je croirai celui, qui n'exige
„ De moi que de mortels efforts.

,, La destruction est certaine,
,, Rien ne suit mon dernier regard;
,, L'éternité n'est point humaine,
,, Le retour ressemble au départ.
,, Eh! pourrait elle être immortelle
,, Une existence sans modèle,
,, Sans nul passé, sans souvenir?
,, Celui qui me fera connaître
,, Ce que j'étais avant de naître,
,, Me verra croire à l'avenir.

,, Pourquoi ton Rédempteur suprême
,, A-t-il tardé quatre mille ans?
,, Le Juif, le Grec, le Romain même
,, N'étaient-il donc pas ses enfants?
,, Ah! de sa présence mortelle
,, Et d'une mort aussi cruelle,
,, Quels ont été les résultats?
,, Pour nous pourquoi ne plus renaître?
,, Pourquoi nous laisse-t-on commettre
,, Toujours les mêmes attentats?

„ L'évangile est l'idolâtrie,
„ Dont les signes sont mal choisis:
„ Une croix gage d'infamie,
„ Des ossemens vils et pourris!
„ Ta religion est la chaîne
„ Par laquelle le fort entraîne
„ Le plus faible à son char pompeux.
„ Par elle on nous vend l'espérance;
„ Mais on nous prend la jouissance,
„ Et tous les moyens d'être heureux „.

Ainsi, dans son extravagance,
De Dieu l'ingrat blasphémateur
Décide avec l'intelligence
Qu'il reçut de son Créateur.
Sa folle audace criminelle
Juge l'existence éternelle
Dans l'existence d'un moment.
Et son aveuglement extrême
Rejette le pouvoir suprême
A ses regards toujours présent!

Quelques soient les maux de ma vie
Grand Dieu! daigne me garantir
De l'ingrate et triste folie
Qui pourrait ainsi m'abrutir.
Quand ton Saint Nom vient à paraître
Je ressens s'agrandir mon être,
Et je réponds à l'imposteur:
Hors de moi, comme au dedans même,
Tout me prouve un être suprême,
Un principe, un premier moteur.

Je vois la nature alarmée,
Quand le soleil va s'abaissant,
Presser une foule enflammée
De nuages à l'occident.
Je vois le ciel s'ouvrir sans cesse,
Et sous les éléments qu'il presse
Tout s'agiter avec ardeur.
Dans cette vie universelle,
Dans cette ordonnance éternelle,
Comment nier un Directeur?

Je vois cette immense atmosphère
Qu'un dernier jour verra s'ouvrir;
Voici le sol et cette terre
Qu'en ce moment je puis saisir.
Quand, froid et mort sur sa surface,
Immuable à la même place,
Je serai .... le même et .... changé:
Hélas! dans quel abyme immense!
Quel tourbillon! quelle distance!
Tout loin de moi sera plongé.

N'entends-je pas, prompt, homicide,
Le trait dévancer mon regard?
Moins que le temps il est rapide,
Puisqu'il frappe après son départ.
Rien ne peut suivre sa vîtesse;
Et moi! j'aurais la hardiesse
De mesurer le Tout-puissant!
Mais notre plus longue existence
O mortels! de la providence
Est moindre que le moindre instant.

Oui; l'homme ressemble à la brute;
Il en a souvent les dehors;
Ce fut la suite de sa chute,
De ses fautes, de ses remords.
Mais que fait l'erreur où nous sommes?
Tous les mortels ne sont point hommes,
Et dignes de leur Créateur.
Est homme et du Ciel créature,
Seul, qui porte sous sa figure
Les vertus et Dieu dans son cœur.

Dans ma soumission profonde,
Envain me raillent les méchants;
Devant mon Dieu j'oublie un monde
Hideux dans ses égaremens.
Ah! devant l'image sacrée,
La forme n'est point adorée;
Mais le nom de mon Souverain.
Si de lui l'image est indigne,
C'est que sa grandeur est insigne,
Et le mortel toujours mesquin.

O croix! symbole prophétique
De l'épreuve de tous nos jours;
Oui: ton langage poëtique
Des malheureux est le recours.
Eloquente et silencieuse,
Ta résignation heureuse
Prouve constamment aux Chrétiens,
Qu'en dépit de leur vie amère,
La peine est aussi passagère
Que sont durables les vrais biens.

L'infortuné qui t'envisage
Soudain sent ses pleurs s'arrêter.
Il se dit, en prenant courage:
„ Tout homme a la sienne à porter.
„ Le temps va s'écroulant sans cesse;
„ Quelque soit le mal qui m'oppresse,
„ Il fuit avec rapidité.
„ Plus dure sera ma souffrance,
„ Et plus sûre est ma récompense
„ Dans la prochaine éternité „.

L'incrédule, dans sa carrière,
Envain se montre hardi, joyeux.
S'il brave la nature entière,
Et semble insulter même aux Cieux;
Quand le trépas vient à paraître,
Quand la douleur flétrit son être
Comme il est humble avec horreur!
Seul, dans tous les yeux insensibles
Il voit écrit ces mots terribles:
Vas; tu mérites ton malheur.

O Créateur, Dieu de clémence!
Pardonne au malheureux pervers;
Ouvre ses yeux à l'espérance,
Ouvre ses yeux à l'univers.
Pour moi, que me font les systèmes,
Tous les doutes, tous les problèmes?
Mon cœur n'est-il donc pas certain
Que le monde est vieil et durable,
Que sa cause est impérissable
Tandis que je mourrai demain?

A LILI.

Che nel mondo mutabile e leggiero
Costanza è spesso il variar pensiero.
TASSO.

Vous me blâmez de mon système
Et vous doutez de son succès;
Eh bien! Lili, jugez vous-même;
A vous seule je le soumets.

Sous votre empire tyrannique
O femmes, j'ai passé trente ans,
Dans une attente chimérique
Ou dans les regrets déchirans.

Quand à la fin l'âge impassible
M'avertit de ma longue erreur,
N'est-il pas prudent et plausible
De m'armer contre sa rigueur?

D'une flamme vive et réelle
J'ai cru souvent mon cœur épris.
Mais quoi! la vérité cruelle
Bientôt détrompa mes esprits.

Femme, être céleste, adorable,
Par toi le ciel nous a donné
L'essai du bonheur ineffable,
Qui là haut nous est destiné.

Tu dois adoucir sur la terre
Nos souffrances et nos regrets.
Tendre et puissant missionaire,
Tu commandes par tes bienfaits.

C'est toi qui donnes le courage
D'endurer un séjour abject,
Et des épreuves du voyage
D'affronter le pénible aspect.

Quand je ne puis tirer Marie
Du monde où l'on n'espère plus,
Sur la terre j'ai la folie
De chercher encor ses vertus.

Donnant à la beauté nouvelle
Trop de mérite et trop d'appas,
Je crois apercevoir en elle
Les dons qu'elle ne conçoit pas.

Mais de mon culte imaginaire
Je fuis bientôt la déité,
Ne trouvant qu'une ame vulgaire
Sous les dehors de la beauté.

Ce n'est point cet ange adorable
D'innocence et de vérité,
Cette Marie inaltérable
Dans sa candeur, sa pureté.

Ce n'est qu'une faible mortelle,
Indigne d'un culte aussi beau;
Ce n'est que l'ame d'une belle,
Ce n'est qu'un être à mon niveau.

Ainsi dans ma triste carrière
Je souffre et cache ma douleur,
Attendant qu'une autre chimère
M'abuse par une autre erreur.

Mon cœur est un enfant malade,
Qu'il faut flatter pour endormir;
Que l'apparence persuade
Et ne sait rien approfondir.

Dans les épreuves inutiles
Je laisse épuiser ses souhaits,
Que ses penchans trop difficiles
Ici ne rempliront jamais.

Mais après l'humaine existence,
Sans joie et sans rien redouter,
Je recevrai ma récompense,
Ou j'aurai cru la mériter.

A LOUISE.

Pour l'homme errant sur notre terre
Il n'existe rien de constant;
Sous ses pas la mobile sphère
Produit toujours le changement.
Hors pour l'amitié véritable
Qui, s'enchaînant au fond du cœur,
Par son empreinte ineffaçable
Du temps même reste vainqueur.

Tel sur la mer la plus horrible
S'élève un solide rocher,
Dont la racine indestructible
Aux enfers semble s'attacher.
Envain l'effroyable tempête
Les flots et les noirs éléments
Pressent ses pieds, voilent sa tête;
Rien n'ébranle ses fondemens.

Et lorsqu'à la chute du monde
Tout se brisera sans retour;
Que du ciel la voute profonde
Entr'ouvrira le dernier jour;
Abandonné par la nature
Intact encore il tombera:
Sans changer sa ferme structure
Sur le cahos s'affaissera.

Tel, bravant les maux de la vie,
L'absence et nos destins divers,
Avant toi, mon aimable amie,
Je délaisserai l'univers;
Lorsqu'à la fin de ma carrière,
Mon cœur de tout sera quitté,
Un reste de chaleur dernière
Te dira sa fidélité.

ADIEUX A GRATZ.

Quo nos cumque feret melior fortuna parente
Ibimus. Hor.

Adieu, florissante contrée
Où nul ne comprit tous mes maux;
Mais où, l'ame triste, éplorée
J'ai souvent rêvé le repos.

Que de trésors dans la nature,
Dont nous ne savons profiter!
Printemps, beau ciel, tendre verdure,
Ah! pourquoi faut-il vous quitter?

Mais quoi! d'une tourmente horrible
J'entends la sanguinaire voix!
Il faut partir.... séjour paisible,
Adieu pour la dernière fois.

Hélas! pour chercher un asyle
Dois-je tenter un autre effort?
Quand ma conscience est tranquille,
Tout pour moi devrait être un port.

Mais rien n'est pour un long usage
Dans ce monde trop incertain.
La terre est un bac de passage,
Où nos pas s'attachent envain.

Confidents d'un cœur solitaire,
Jeunes arbres, mes seuls amis,
Puisse votre ombre hospitalière
Mieux abriter d'autres proscrits!

Isolé, sans nulle espérance,
Je suivrai l'aveugle hazard:
Mais il est une Providence;
Pourquoi craindrai-je mon départ?

Naviguant dans l'immense espace,
La terre, dans son mouvement,
Conduit, sans qu'il change de place,
L'homme à son vrai commencement.

Adieu donc, ô ville chérie,
Où le malheur vint m'éprouver;
Mais où sans amis, sans patrie,
J'ai cru souvent les retrouver.

Partons.... d'où vient ma répugnance?
L'homme n'a rien à redouter:
Ce que prescrit la Providence
Ne doit pas nous inquiéter.

RÉPONSE.

L'art divin dont Apelle a remporté le prix
Sait adoucir les douleurs de l'absence;
Par lui l'on voit encor les traits de ses amis
L'on peut rêver, et croire à leur présence.
Mais promptement hélas! ces traits inanimés
Semblent changés, quoique l'art soit fidelle:
Ce sourire muet, ces regards désarmés
Portent au cœur une atteinte nouvelle.

Fille de l'art subtil, de mensonges divers,
L'illusion cruellement énivre:
Elle charme un instant; mais aux regrets amers
Plus vivement son prompt départ nous livre.
Tel un léger éclat de l'orage enflammé
Vient à la nuit redonner la lumière;
Mais à ce feu trompeur l'œil bientôt refermé
Ressent bien mieux l'obscurité première.

Princesse, tel n'est point le mot(1) par vous promis;
Ce mot charmant, dont l'image est vivante:
Par lui l'on est vraiment auprès de ses amis;
Leur regard brille, et leur voix nous enchante.
Réel par le passé, réel encore en nous,
Le souvenir s'attache à l'espérance.
Le temps semble par lui passer d'un vol plus doux;
C'est l'air du cœur: il soulage l'absence.

LES REGRETS.

Desine dulcium
Mater saeva cupidinum
. . . . . . flectere mollibus
Jam durum imperium.
HOR.

Où trouver un cœur vertueux,
Loyal, sévère, mais aimable!
Dans ses devoirs toujours heureux,
Et dans son choix inébranlable!
Une femme de sa maison
La providence enchanteresse,
Dont l'aimable et ferme raison
S'épure et s'augmente sans cesse!

(1) Souvenir.

Qui, sachant trouver le bonheur,
Charmant le joug de l'hymenée,
Assure à l'ami de son cœur
La plus heureuse destinée.
Qui soit pour ce rare mortel,
De son orgueilleuse existence,
A la fois, le but solemnel
Et la plus douce récompense!

Dont l'élégance, le maintien,
Et la science naturelle,
Séduisent dans son entretien
Par leur grâce toujours nouvelle!
Qui m'enchante sans le vouloir,
Sans effort sans coquetterie!
Dont tout l'esprit, tout le savoir,
S'enferment dans la modestie!

Qui soit fière et bonne à jamais;
Qu'un souffle impur jamais ne touche.
Dont nul n'ait profané les traits,
Les bras, le front, surtout la bouche;
Qui, pour le mari de son choix
Dévoile son cœur sans mystère.
Modeste jusque dans sa voix,
Dans ses défauts même sincère!

Qui ne comprenne de l'amour
Que la tendresse la plus pure;
Dont tous les jours soient un beau jour:
Que révolte toute imposture;
Dont on ne prononce le nom
Qu'avec respect, amour, envie;
Qui, digne d'admiration,
Soit enfin telle que Marie.

Mais, loin d'inspirer le respect,
Loin d'être fée et souveraine,
Ah! la beauté m'offre l'aspect
D'un corps faible, que tout entraîne;
Cherchant, sans nul discernement,
Un vain plaisir qui l'étourdisse;
Elle tombe subitement
Dans les travers, puis dans le vice.

Oui, les deux sexes de nos tems
Se rapprochant sans nulle estime,
Séparent les plaisirs des sens
Du sentiment qui les anime.
Nos sens! eh! qu'est leur feu sans lui?
L'embrasement de la surface:
Quand l'amour n'a point d'autre appui,
Bientôt il s'éteint et s'efface.

Comme un autre, je vis mon cœur
Bruler d'ardeur, de jouissance;
Un instant j'ai connu l'erreur
De la novice adolescence.
Mais quoi! dans ce délire affreux,
Trouble des sens et leur folie...
Non: jamais je ne fus heureux,
Comme au seul aspect de Marie.

LES VOEUX.

.... Heu!
Quae mens est hodie cur eadem non puero fuit?
Vel cur his animis incolumes non redeunt genae?
Hor.

Je hais le vulgaire système
Malgré les plus fougueux désirs.
Et je cherche mon bien suprême,
Au sein des plus rares plaisirs.

Je voudrais trouver en ma femme
Non de simples amusemens,
Mais la maîtresse de mon ame,
Celle de tous ses mouvemens.

Différent de l'être vulgaire,
Pour qui l'amour n'a qu'un seul sens,
Je veux sa jouissance entière,
Je veux tous ses ravissemens.

Pour mon épouse sans rivale,
Mon seul appui, mon tout, ma loi,
Je ne veux point de mon égale,
Mais un être meilleur que moi.

Je ne veux point passer ma vie
Si courte, et si fragile, hélas!
Dans les soupçons, la jalousie,
Les intrigues, les embarras.

Je ne cherche d'autre noblesse
Que l'assemblage des vertus:
Et ne désire pour richesse
Que de modestes revenus.

Les plus beaux titres de ma femme
Seront les traits de ses enfans:
La perfection de son ame,
Quelque beauté, peu de talens.

De moi seul tenant sa fortune
A tous ses vœux je veux pourvoir:
Mais loin de la règle commune
D'elle dépendra mon pouvoir.

Je ne veux point, en égoiste,
L'aimer seulement pour mon bien,
Je veux que mon bonheur consiste
A faire, à redoubler le sien.

Quelle séduisante existence
De régner sur un noble cœur;
Et semblable à la Providence
De s'occuper de son bonheur!

Grand Dieu! quel plaisir! sans mystère
D'aimer l'être le plus aimant;
Et, dans une assurance entière,
De pouvoir dire hautement:

„ Ma jouissance est légitime;
„ Elle est sans faste et sans secret;
„ Nul être ne fut sa victime,
„ Et le Ciel même la permet „.

Pour réaliser ma chimère,
Pour être sûr de mon succès,
Je cherche une ame non vulgaire,
Bonne et sevère avec excès;

Dont la vertu la moins commune
Soit la première ambition;
Qui sache braver l'infortune,
Et soit à l'abri du soupçon.

Sans peine alors souffrant la vie,
Et fier du nom de son époux,
Je braverai la calomnie,
Et du sort les plus rudes coups.

Le vulgaire, sans nul délire,
Touchant au sommet du plaisir,
Au même instant plus ne désire
Celui qu'il vient de recueillir.

Puis, s'étonnant d'un affreux vide
Il croit l'amour pur une erreur;
Ah! sa flamme n'est point perfide:
L'autre n'était qu'un feu trompeur.

Pour moi, dans ce moment suprême
Je désire tout réunir:
Estime, amitié, devoir même,
Que tout concoure à l'embellir.

Je veux ensuite qu'après l'heure,
Les tendresses du rendez-vous,
Le plaisir avec nous demeure
Sous d'autres noms presqu'aussi doux.

Quand l'ame entière est occupée,
Alors que l'accord est parfait,
A chaque instant l'une est frappée
Par l'autre d'un nouveau bienfait.

Tantôt la douce confiance
Nous fait entremêler nos vœux;
Nos projets avec complaisance
Réglent l'avenir de tous deux.

Tantôt à l'ardeur renaissante
Opposant un commun devoir,
Nous partons . . . . l'ame impatiente,
Brûlant déjà de nous revoir.

Laissant à la fausse sagesse,
Aux cœurs froids, comme aux imposteurs,
Et l'apathie et la tristesse,
Dont il semblent nourrir leurs cœurs;

Notre vertu plus véritable
Doit rendre nos liens plus beaux;
Par la gaîté la plus aimable
Et des plaisirs toujours nouveaux.

C'est une langue mensongère
Qui sépara vertu, gaîté;
Ah! l'une et l'autre sur la terre
Se touchent par la vérité.

Je veux que l'on me porte envie
Du bonheur que chacun aurait,
Si beaucoup n'avaient la folie
De n'aimer que son faux portrait.

Mais hélas! l'on nous peint affreuse,
Pénible, et sans nulles douceurs,
La vertu qui, toujours heureuse,
Doit embellir jusques aux pleurs.

Envain s'offre à ma souvenance
Le bon, victime du malheur:
A la vertu dans la souffrance
Peut-on ravir la paix du cœur?

Profitons des erreurs vulgaires,
Et sous les jeux, sous la gaîté,
Gardons nos principes sévères
Et l'innocente fermeté.

Il faudrait souffrir trop de peine,
De noirs soucis et de travaux,
Pour prolonger toujours la chaîne
Des vices et des plaisirs faux.

D'une vicieuse carrière
Quels sont enfin les résultats?
Le vil dégôut, la peine amère,
Et des maux, qu'on ne cherchait pas.

On voit trop tard que c'est folie
Sans but de chercher le plaisir;
Qu'il faut pour déranger sa vie
Plus de soins que pour en jouir.

La vertu n'est jamais horrible,
Ni toujours pénible à saisir;
C'est la route la moins visible,
Mais la plus sûre du plaisir.

Soyons donc d'une humeur légère
Tels que la vie, hélas! parait;
Pendant que la vertu sévère
Sera notre guide secret.

Ainsi le nautonnier habile
Sourit aux jeux des matelots,
Quand leur troupe bruyante, agile
Joue et s'agite sur les eaux:

Mais si le trouble qui s'augmente
En vrai péril va se changer,
Il lève une voix menaçante
Et l'ordre écarte le danger.

L'ABSENCE.

Navis . . . .
. . . .
Reddas incolumem, precor,
Et serves animae dimidium meae.
Hor.

Elle est bien loin .... mais son image
Régne encore dans ce séjour
Et sur les fleurs de ce bocage,
Et dans l'éclat d'un si beau jour.

Cependant depuis sa partance
Tout devant moi trouble mes yeux.
Je sens au cœur une souffrance,
Un poids, un serrement affreux.

Dans mon alcove solitaire,
Envain j'implore le sommeil:
A mon chevet une ombre chère
Sonne sans cesse le réveil.

Ou si je rêve, je la trouve;
Je la retrouve en m'éveillant:
Elle est dans tout ce que j'éprouve,
Elle est mon premier sentiment.

Hier je demeurais près d'elle,
J'épiais le son de sa voix,
Et le jour mon amour fidelle
Pouvait l'entrevoir quelquefois.

Envain la cloison attenante
Me séparait de ses attraits;
Je disais à mon ame ardente:
Calme-toi donc, elle est tout près.

Aujourdhui dans ce lieu perfide,
Ah! tout attriste mon regard;
D'elle ici tout me semble vide,
Tout me reproche son départ.

Mais, hélas! que pouvais-je faire,
Que souffrir et me plaindre aussi?
Devoir cruel, trop sage mère,
Deviez-vous me bannir ainsi?

C'est dans ce lieu, que sa présence
Surprit mon cœur désenchanté,
Et rendit à mon existence
Sa force et sa réalité.

Ici j'attendais sa venue
Dans une apparente froideur,
Quand mon ame était éperdue
Et d'impatience, et d'ardeur.

Ici, sans être tête à tête,
Auprès d'elle j'étais si bien!
Mon existence était complète;
Je croyais ne manquer de rien.

Ici, dans ce jour de surprise,
S'échappèrent ses tendres vœux;
Sur ce banc, troublée .... indécise ....
Nous nous comprîmes tous les deux.

Ce mystère, ce doux échange,
M'enivrèrent de volupté;
Je crus apercevoir un ange
Sous les dehors de sa beauté.

Maintenant, quelle différence!
Tout n'est que tristesse et froideur.
Ah! pour supporter son absence
Il faudrait étouffer mon cœur.

Sans le vouloir, je suis la route
Qu'en nous quittant son char suivit;
Je crois encore, quand j'écoute,
Des chevaux entendre le bruit.

Malgré moi si l'on me ramène,
Mes yeux se tournent sans espoir;
Et mes pieds marchent avec peine
Où je n'espère plus la voir.

Quelquefois riant et paisible,
On croit qu'elle a quitté mon cœur,
Lorsqu'un soupir profond, pénible,
De mes amis m'apprend l'erreur.

L'image de celle que j'aime
Suit tout ce que mon être fait:
Elle est au dedans de moi même
Comme au dehors en chaque objet.

Je vis chaque place avec elle;
Ou bien, pensant à mon amour;
Ainsi, toujours, tout me rappelle
Et l'une et l'autre tour-à-tour.

LES ILLUSIONS.

Eheu! fugaces Posthume, Posthume,
Labuntur anni. Hor.

Avec l'écume qu'il excite
L'impétueux flot du torrent
Naît, bouillonne, se précipite,
Et disparait incessamment.
Telle dans sa marche hâtive
L'adolescence fugitive
Se montre pour s'évanouir.
On compte envain sur sa présence
On aperçoit son existence
Quand on la voit au loin s'enfuir.

Hélas! je l'éprouvai naguère
Alors que de mon âge d'or
La voix flatteuse et mensongère
Des plaisirs m'offrait le trésor.
Dans quel avenir de délices,
Quel océan de jours propices
Voguaient mes téméraires vœux!
Mon cœur amoureux de la vie
Nageait dans la sphère infinie
De ses désirs voluptueux.

Pour moi s'approchait la froidure,
Ou revenait le doux printemps,
Je disais à la nuit obscure:
„ Relève tes noirs vêtemens.
„ Horizon que le ciel colore,
„ Boutons qui vous pressez d'éclore,
„ Déjà vous attend mon regard. „
Ainsi dans mon aveugle ivresse
J'implorais l'avenir sans cesse
Le jour passé fuyait trop tard.

La mer frappant toujours sa rive
Du bruit du calme ou des travaux,
Par la constante alternative
Des orages ou du repos;
Ou le roc bravant le tonnerre,
Unissant le ciel et la terre
Dans sa froide solidité:
Tout charmait mon jeune courage,
Pour moi tout avait un langage
Facile à mon cœur enchanté.

De l'ame la douleur cuisante,
Les travaux des faibles humains,
La mort même, toujours présente,
Etaient des ennemis lointains
Inaperçus dans mon voyage;
Je me déguisais leur ravage
Et leur pressentiment affreux:
Si je prévoyais leur poursuite,
C'était après la longue suite
D'une foule de jours heureux.

Quelle enivrante jouissance
Coulait jusqu'au fond de mon cœur,
Quand ma timide adolescence
Pouvait adoucir le malheur!
Sans faste et sans nulle imposture,
Mon ame encor novice et pure,
Suivait notre divine loi;
Pour moi tout homme était un frère,
Tout souffrant un ami sincère
Que j'aimais à l'égal de moi.

Eh bien! les voilà ces perfides,
Disais-je au morose vieillard,
Ces méchans, ces vices rapides
Que je devais craindre trop tard.
Ah! pour moi la nature entière
Sourit à ma douce carrière,
Et me prodigue ses bienfaits;
Je me retrouve en mon semblable;
La société secourable
Toujours veille à mes intérêts.

Mais soudain le temps impassible
Eclaira ma jeune raison.
A sa lumière irrésistible
Je vis pâlir mon horizon;
Puis, des nuages l'obscurcirent,
Et tous les échos retentirent
Du bruit de l'ouragan prochain:
Mon esprit, muet de surprise,
Revint alors de sa méprise,
Comme d'un voyage lointain.

Bientôt je dus pleurer mon père;
Loin de mes amis naturels,
Je vis avec douleur amère
Que ces liens sont peu réels.
Des nœuds du sang l'étroite chaîne
Est une habitude qu'entraîne
Et qu'affaiblit l'âge glacé:
Des tendres sentimens de l'ame
Trop-tôt, hélas! s'éteint la flamme
Devant l'égoïsme insensé.

Ah! la société polie
Envain me promit son secours:
Pour l'homme, et par l'homme, établie,
C'est lui qu'elle immole toujours!
Je conçois qu'en ta main divine,
Grand Dieu! je sois une machine,
Utile à tes sages décrets;
Mais de quel droit pour mon semblable
Suis-je l'instrument méprisable
Qu'il prodigue sans nul regret?

Equité, devoir, conscience,
Ne sont dans l'esprit des puissants,
Pour dompter la faible innocence,
Que les utiles instrumens.
La force dit en son délire:
„ Pour moi souffre, travaille, expire;
„ C'est ton sort et du Ciel la loi. „
Quand la providence ineffable
Me dit par sa voix secourable:
„ Vis libre, heureux, je suis à toi. „

Aux erreurs toujours condamnée
Est donc la race des mortels!
Fragile est notre destinée
Et nos projets sont éternels!
Pour augmenter notre fortune
Notre inconséquence commune
Recherche, entasse, mille apprêts;
Et jusqu'à notre dernière heure,
Nous travaillons à la demeure
Que nous n'habiterons jamais.

Que fais-tu, commerçant avide,
Qui sans cesse braves les mers,
Arabe sobre mais perfide,
Qui caches l'or dans tes déserts?
Pourquoi cette peine inutile,
Cette activité puérile,
Même au jour, où tu vas mourir?
Avant l'heure de disparaître
Arrête ... au moins cherche à connaître
Les biens dont tu voulais jouir.

Mais sur ce théâtre bizarre,
A son insçu toujours acteur,
Le mortel aveugle et barbare
Envers lui-même est faux trompeur.
Il est à son destin contraire
Par l'opposition vulgaire
De son bonheur et de ses vœux:
Race dégradée, inquiète,
Nous sommes l'image imparfaite
D'êtres meilleurs et plus heureux.

Doux mensonges de mon jeune âge,
De vous qui peut me consoler?
Ne vîntes-vous dans mon voyage
Que pour pouvoir mieux m'isoler?
La vérité me reste encore,
Mais à sa voix ferme et sonore
Déjà parait le monument ....
Adieu brillantes rêveries,
Chimères si longtems chéries,
Je vais vous suivre incessamment.

Le temps à qui le ciel me livre
Sans pitié trace mon destin;
Je cherche encor la route à suivre,
Que mon voyage est à sa fin.
Telle pour la rade prochaine
S'embarque une foule mondaine
Qui gaîment s'éloigne du bord;
Sur la barque on cherche une place
Qu'on se dispute avec audace,
Lorsque déjà l'on touche au port.

Eh! quoi dans ma triste carrière
Rien ne m'est-il donc assuré,
Après la perte, hélas! entière
De tant de bonheur espéré?
Déjà l'éclat qui m'environne
S'éteint et fuit .... tout m'abandonne,
Devant la froide vérité!
O toi, mon Créateur, mon juge,
Sans nul appui, sans nul refuge
Sur la terre m'as-tu jeté?

Non: tu me laisses l'espérance,
Quand je perds toute illusion;
La vertu dans la conscience
Et la tendre religion.
Mortel! ne dis plus, qu'en ce monde
Dans la solitude profonde
Dieu t'abandonne désormais;
Avec moi, dans ces immortelles
Vois les biens, les guides fidelles,
Qui ne nous quitteront jamais.

ADIEUX A LAUSANNE.

Tibur, Argeo positum colono
Sit meae sedis utinam senectae!
Hor.

Ancien asile du génie
Des exilés et du repos,
Léman! des mers de ma patrie
Tu me rappelles les doux flots.

Sur tes bords l'accent de la France
Attendrit et flatte mon cœur:
Des romans de l'adolescence
Je vois le théâtre enchanteur.

Le doux souvenir de Julie
Ramène ceux de mes beaux ans,
Quand mes regards vers Meillerie
Vont, et reviennent sur Clarens.

O Rousseau, dont la tendre image
Vit dans les cœurs où vit l'amour,
Zélé protecteur du jeune âge,
Ton ombre régne en ce séjour.

Ton éloquence poëtique,
Par sa brillante vérité,
Donne un caractère historique
Au théâtre qu'elle a chanté.

Envain on me dit que d'Estange
Ne vécut jamais dans ces lieux:
De mon cœur l'assurance étrange
Aime à tromper toujours mes yeux.

Dans ce bosquet où, sans audace,
L'amour brilla trop peu d'instans,
Mon cœur ému cherche la place
Où s'assirent les deux amans.

Si Julie et l'aimable Claire
Ici n'eussent vécu jamais,
Le souvenir d'une chimère
Pourrait-il causer mes regrets ?

Aux lieux où régnent la nature,
Les mœurs, les vertus, les plaisirs,
Julie, hélas! coupable et pure
Sans peine en secret dut mourir.

Au sein de ce canton fertile,
Où tout respire un air joyeux,
A dû naître et grandir Emile,
Et souffrir l'auteur malheureux.

Ici vécut le grand Voltaire,
Jusqu'en exil l'égal des Rois.
Le Tite Live d'Angleterre (1)
Ici fit entendre sa voix.

(1) Gibbon.

Isabelle encor me rappelle (1)
Aujourd'hui leurs écrits fameux,
Lorsque d'une page immortelle
Elle enrichit ces bords heureux.

Sans écarts et sans violence
Ici veille l'autorité;
Sans tyrannie est la finance
Et sans troubles la liberté.

L'homme sur le sol Helvétique
Trouve le bonheur dans ses lois,
Et tel que dans le siècle antique
Est bon et fier tout-à-la fois.

Semblable à la riche bourgeoise,
Bruyante en sa prospérité,
Paraît au hameau la Vaudoise
Resplendissante de santé.

Son vif aspect, de mon jeune âge
Me rappelle encor les beaux jours
Et le tableau, quand au village
Le bal préludait aux amours.

(1) Isabelle de Montolieu, illustre auteur de Caroline de Lichtfield et d'une foule d'onvrages où brillent la grâce, l'esprit, l'imagination et les sentiments les plus délicats.

Je vois encore la danseuse
Sous le feuillage et les festons,
Venir, dans sa danse joyeuse,
Braver le rang des fiers garçons.

Puis, de leurs bras, avec adresse,
Se dégager en rougissant,
Y revenir avec vîtesse,
Et malgré tous impunémènt.

Ou bien s'avançant avec grâce
Sous un faux air de gravité,
Agacer chacun à sa place
Et laisser chacun enchanté.

Heureux qui peut goûter les charmes
Et les plaisirs de ces climats;
Qui, sans douleurs et sans alarmes,
Peut braver les voisins frimats!

Pour moi, dont la santé débile
Cherche des jours doux et constants,
L'aspect du glacier immobile
Roidit mes nerfs, glace mes sens.

Quand le corps souffre, bientôt l'ame
Se fatigue et puis s'endurcit;
Envaïn le plaisir nous réclame,
Si la souffrance nous saisit.

Mais quels cris d'effroi, de surprise
Suivent de longs mugissemens!
Lugubre et violente bise,
Pourquoi ces tristes sifflemens?

Je sens s'agiter ma demeure,
Le sol lui-même est ébranlé;
L'enfant effrayé tremble et pleure
Au fond de son berceau troublé.

Cruelle bise, en une aurore,
Tu glaces l'horizon fleuri;
Le doux printemps venait d'éclore,
Le printemps est déjà flétri.

Par toi, fléau de la nature,
L'été se montre sans douceur;
Envain le ciel brille et s'épure,
Ton souffle aigu glace mon cœur.

Envain la souffrante prairie
Péniblement jette des fleurs,
Plus d'une plante hélas! flétrie
Dans son sein montre tes fureurs.

Je crois entendre le tonnerre,
Quand tu ravages les hameaux,
Menacer la coupable terre
De l'incendie, ou du cahos.

La nature contr'elle même
Combat sans cesse dans ces lieux:
Un arbre jaune ou noir ou blême,
Trop souvent attriste mes yeux.

Les saisons semblent sans limites
Dans ce climat prompt, inégal:
Je sens le froid des Moscovites
Non loin des feux du Senégal.

De l'hiver la toute-puissance
Ici gouverne les saisons;
Et même au temps de son absence
L'œil le découvre sur les monts.

Adieu! malgré ma peine extrême,
Il faut chercher d'autres climats;
Si l'on jouit aux lieux qu'on aime,
On vit où l'on ne souffre pas.

L'HYMEN.

CHANT PREMIER.

Reine toujours nouvelle et toujours secourable,
Avec combien d'attraits tu parais à mes yeux!
Jeune Aurore! jamais sous la voute des cieux
Ton retour ne fit naître un moment plus aimable.
Le printemps est plus gai, plus brillant et plus frais;
Un ciel aussi serein ne m'apparut jamais.

Je respire aujourd'hui la force et l'espérance,
Avec l'air coloré par tes feux renaîssans.
De plaisir, de bonheur, mille pressentimens
Semblent de toutes parts presser mon existence.
Quel est donc ce secret de prestige et d'amour?
Es-tu supérieure à toi même en ce jour?

Naguère pour moi seul la nature déserte
Me semblait sans appas, sans bienfaits, sans secrets:
Et mon cœur, sans désirs, à travers ses regrets,
Contemplait l'univers comme une masse inerte:
Je disais chaque jour dans ma froide langueur:
Le monde est un cahos: le calme est le bonheur.

Tout mon être aujourd'hui s'anime à ta présence,
Aujourd'hui seulement la fleur semble s'ouvrir;
J'aperçois le torrent, je l'écoute mugir;
J'entends le cri plaintif du rameau qui balance;
Le vif désir ranime un courage accablé,
La nature est vivante, et sa voix m'a parlé.

C'est hier que je vis et reconnus Marie,
Et dès ce seul moment la vie est dans mon sein.
L'univers est réel, et le bonheur certain,
Près de l'unique objet, dont mon ame est ravie.
Qui peut la retenir si loin de son amant?
L'amour n'est-il donc pas pour l'amour un aimant?

Doux mystère du cœur, que je ne puis comprendre!
Hier j'ai lu mon destin dans son premier regard,
Et c'est lui qui m'a dit encore à mon départ
Qu'en ces lieux aujourd'hui tous deux devions nous rendre.
.... Mais je la vois, qui marche au milieu des beautés,
Qu'accompagnent les vœux des témoins enchantés.

La vive émotion de sa flamme naïve
Contraste avec le soin qu'elle a de se cacher,
Comme avec le regard qui revient me chercher,
Et qui semble redire à mon ame craintive:
Malgré tant de témoins, mon ami parle moi:
Je suis bien en ce lieu; je n'y viens que pour toi.

Même sans se parler on aime d'être ensemble;
Je ne puis l'approcher, mais enfin je la vois;
Je rencontre ses yeux, et j'écoute sa voix;
Le même jour nous luit, le même air nous assemble.
L'amour est un besoin de s'entrevoir toujours;
Sans cesse un cœur blessé demande un prompt secours.

Quel plaisir d'être seul dans la foule bruyante!
De la faire servir à mieux cacher ses feux!
De voir que l'on est seul l'objet de tous les vœux,
Des soins et des pensers de la plus tendre amante,
Qui reçoit sans plaisir l'éloge le plus doux,
A qui tout rend hommage, et qui n'en rend qu'à vous!

LE CHOEUR.

Beau jeune-homme dis-nous ce que ton cœur désire?
Pourquoi suis-tu nos pas? ton œil vif et brillant,
Tes chansons, et ton air, annoncent un amant.
Ah! cherche ailleurs l'objet, pour qui ton cœur soupire;
L'amour n'est point chez nous: laisse-nous: fuis ces lieux:
Ici, tous nos plaisirs sont la danse et les jeux.

L'AMANT.

Eh! pourrais-je quitter une rive aussi chère?
Un amant véritable est comme un jeune enfant,
Un tendre faon de biche, un chevreau bondissant:
Diriez-vous à l'un d'eux: marche loin de ta mère?
Toujours le char du ciel suit l'étoile du Nord
Et le vaisseau tremblant navigue vers le port.

LE CHOEUR.

Quel est le digne objet d'un flamme aussi tendre?
Quelle est cette beauté qu'on ne peut égaler?
Beau jeune-homme à nos yeux sache la signaler:
Peut-être en la cherchant pourrons-nous te la rendre.
Mais quel être, dis-nous, peut causer tant d'amour?
Un objet si touchant vit-il jamais le jour?

L'AMANT.

C'est celle, dont la voix pénètre jusqu'à l'ame,
Qui laisse sur mon cœur un voile à son départ,
Que seul peut soulever son modeste regard;
Et dont le souvenir et me plait et m'enflamme.
Celle que je devine, et je sais pressentir
Avant qu'elle se montre, ou qu'on puisse l'ouïr.

On voit la tendre fleur à l'aurore naissante
Et le jeune gazon réchauffé s'élever;
La nature à nos yeux semble alors arriver,
Et seulement alors d'elle-même contente:
Près de Marie ainsi je vois tout s'embellir
Et mon cœur satisfait semble s'épanouir.

Comment peut-on fixer la beauté véritable?
Quels attraits out le droit de charmer le mortel?
.... Ceux dont l'éclat est pur, grand, noble et naturel,
Qui peignent un bon cœur, sûr, vertueux aimable.
L'ame doit se connaître aux traits de la beauté,
Et toutes deux s'unir à la douce bonté.

Ah! tel est le mérite et l'éclat de Marie
On l'aime, on la respecte, on l'admire à la fois.
Elle plait par le son de sa touchante voix,
Et la bonté se peint dans sa mélancolie.
On la voudrait pour sœur, connaissant ses vertus,
Mais quand on la regarde, on désire encore plus.

Comment dès son abord a-t-elle sû me plaire?
Comment mon cœur au sien put-il sitôt s'unir?
Comment un seul regard sait-il tout définir?
C'est un secret charmant, d'amour c'est un mystère;
C'est au cœur qu'est la vie aussi bien que l'amour:
Du seul jour où l'on aime, on est vraiment au jour.

Qu'on ne demande pas comment il se peut faire
Qu'un regard amoureux et de désir brûlant,
Attire la présence et l'œil de l'autre amant;
C'est un secret du cœur, d'amour c'est un mystère:
On se voit dans l'absence, on s'entend sans parler,
Et sans se prévenir on sait se rencontrer.

O vierges du printemps et de la tendre aurore
Pouvez-vous demander, pourquoi je suis vos pas?
C'est au milieu de vous, entre vos jeunes bras
Que je vois la beauté, que tout mon être implore.
Marie, ah! recevez le serment que je fais,
D'être à vous tout entier, d'être à vous à jamais.

LE CHOEUR.

O toi dont la splendeur fit toujours notre gloire,
Dis-nous quel est celui qui réclame ta foi?
L'amour a-t-il cessé de t'inspirer l'effroi?
Remporte-t-il enfin sa plus belle victoire?
Mérite-t-il Marie un jeune adolescent?
Devons-nous lui donner le nom de son amant?

MARIE.

C' est le plus digne appui de son vertueux père;
Le cœur solide et vrai sensible et généreux;
L'ami tendre et constant, le fils respectueux,
Dont ma mère m'a dit que la bouche est sincère:
Celui que cent beautés bien meilleures que moi
Ont tenté vainement de soumettre à leur loi.

Il fut le compagnon de ma première enfance,
Ses devoirs bien longtems ont dû nous séparer;
Dans les pays lointains il sut me préférer:
Il fut toujours constant sans savoir ma constance.
J'ignore si bientôt nous serons réunis,
Mais je sais que nos cœurs seront toujours amis.

UNE VOIX.

Eh bien! votre innocence en ce jour couronnée,
Au monde attestera le bonheur des vertus.
Les soins de vos parens ne seront point perdus,
Le bonheur vous attend au temple d'hymenée.
Si les plaisirs sont faits pour les cœurs vertueux,
Quels mortels comme vous sont aussi dignes d'eux?

UNE AUTRE VOIX.

Des vôtres jusqu'ici vous futes l'espérance;
Des vôtres aujourd'hui réalisez l'espoir.
Rendons-nous auprès d'eux, laissez apercevoir
La candeur de vos fronts trésor de l'innocence.
Les sentimens des fils font l'honneur des parens;
De leur propres vertus ils sont les sûrs garans.

CHOEUR.

Des vôtres nous allons implorer la tendresse:
On nous écoutera, l'on joindra vos destins.
Beaux et tendres amans, aux yeux vifs et sereins,
Livrez-vous aux transports de la vive alègresse;
Vous connaîtrez bientôt les plaisirs les plus doux:
Le bonheur véritable est seul digne de vous.

Fin du Chant premier.

CHANT SECOND.

LE CHOEUR.

Le temple s'est ouvert festonné de guirlandes;
Les parfums de l'encens s'élèvent à l'entour;
Le ciel, par son éclat, célébre ce beau jour:
Il accepte pour vous nos vœux et nos offrandes.
Beaux et sages époux, le Pontife est tout prêt;
Venez: votre bonheur du ciel même est l'arrêt.

LA MÈRE.

Jeune époux soutenez votre timide amante,
Et qu'elle ose appuyer son bras sur votre bras;
Mais respectez encor l'énigme et l'embarras
De son trouble secret, et sa marche plus lente.
Le mystère et l'instinct, la crainte et les désirs
De son cœur innocent excitent les soupirs.

Pour modérer le trouble et l'effroi de son ame
Détournons sa pensée et ses pressentimens;
Dites-nous vos périls, et vos combats récens;
Pour jouir de ce jour contenez votre flamme;
Chantez-nous vos travaux; dites: la vérité
Aime avec la pudeur l'éloge mérité.

L'ÉPOUX.

Par des chants étrangers au feu qui nous possède,
Je ne troublerai pas le concert de nos cœurs.
Ils n'ont point existé ces longs jours de malheur,
D'épreuve et de combat, quand ce jour leur succède:
L'espérance du prix que j'obtiens aujourd'hui,
Excitait mon ardeur, soutenait mon ennui.

Je crains de la troubler en ce moment d'extase!
Un aspect si touchant enivre tout mon cœur;
C'est le gage assuré de mon constant bonheur;
Mon cœur à son approche et s'agite et s'embrase....
Mais il faut profiter d'un jour si fortuné:
Marie, avançons-nous, le signal est donné.

D'où vient cette rougeur, cette marche craintive?
Ah! quel trouble à la fois, et quel feu dans tes yeux!
Détourne leur éclat fait pour briller aux cieux;
Arrête les transports d'une crainte excessive;
Comme toi je frémis au moment du bonheur,
Mais c'est d'impatience et d'amour et d'ardeur.

LE CHOEUR.

Qui s'avance semblable à l'aurore nouvelle,
Forte comme une armée apprêtée au combat?
Sur elle du soleil étincelle l'éclat,
Et la reine des nuits est moins pure et moins belle.
Passez, nouvelle épouse, et revenez encor
Etaler des attraits le plus riche trésor.

L'ÉPOUX.

Délices de mon cœur, vous êtes ma très-chère,
O vous pleine de grâce et pleine de beauté!
Entrons au temple, entrons: devant la majesté
Du Très-Haut que l'amour, par l'hymen, se resserre:
L'or, les saphirs, la pourpre, et dix mille flambeaux
Sous les parfums d'encens étendent leurs rameaux.

LE CHOEUR.

Sous ce dôme éclatant où notre Dieu s'arrête,
Venez unir vos mains, comme le sont vos cœurs;
Ces prières, ces chants, ces mille spectateurs
S'animent pour vous seuls, célébrent votre fête.
Quand le mortel se borne aux seuls et vrais plaisirs,
Tout concourt à l'envi pour combler ses désirs.

Le pontife parait: sa tête vénérable
Inspire la terreur par son aspect divin:
Quand il parle sa voix est la voix du destin:
Elle attendrit lès bons, et trouble le coupable.
Plus aimable jamais ne fut la majesté,
Ni plus noble jamais la touchante bonté.

Amans, ne craignez pas l'éclat de sa thiare;
Si son œil est terrible, il ne l'est qu'aux pervers.
La voix des hautes tours annonce dans les airs
Que pour vous aujourd'hui le Seigneur se déclare.
Voyez-vous à l'autel ces jeunes Chérubins?
Ils implorent le ciel pour vos heureux destins.

LE PONTIFE.

Au nom du Créateur, dont l'ame universelle
Répand sur les humains ses bienfaits solemnels,
Et qui toujours sur nous tend ses bras paternels,
Enfans, je vous unis d'une chaîne éternelle.
Pour mériter ses dons méritez ses regards,
Ne soyez qu'un esprit et qu'une ame en deux parts.

Epouse, tu promets soumission entière,
Fidelité, respect, à l'appui de tes jours;
A l'objet de ton choix, à tes seules amours,
Jeune époux, tu promets fidélité sincère?
Allez: le Tout-Puissant protégera vos feux:
Que bientôt vos enfans en redoublent les nœuds!

L'ÉPOUSE.

Oui; qu'il soit mon époux des amans le modèle;
Je le rends à jamais l'arbitre de mon sort;
Je me fie à sa foi; jusqu'au jour de ma mort
Je veux être toujours sa compagne fidelle.
C'est lui que mes parens et mon cœur m'ont donné:
Qu'il vive par mes soins joyeux et fortuné.

L'ÉPOUX.

Devant le tabernacle et sa divine image,
A toi que je chéris, que j'honore encore plus,
Je promets un amour égal à tes vertus;
Je te jure amitié, dévouement sans partage.
De l'éclat du soleil, ô mon Dieu! prive moi
Avant que je transgresse une si douce loi.

LE PONTIFE.

Jeune homme, dans ce jour ton épouse nouvelle
A reçu le serment de ta fidélité.
Marie est aujourd'hui des filles le modèle;
Aisément tu seras fidelle à sa beauté.
Mais, dis-nous, quand ses traits seront chargés de jours,
Aimeras-tu toujours tes premières amours?

L'ÉPOUX.

Sa beauté me séduit; mais c'est son ame pure,
Sa vertu, sa bonté, sa touchante candeur,
Qui charment mon esprit, et maîtrisent mon cœur:
Marie est telle encor que la fit la nature.
Sa voix est sans détour, son jugement est sûr:
C'est l'enfance naïve, unie à l'âge mûr.

Et comment oublier la vierge séduisante
Qu'en ce moment je vois prosternée à l'autel,
Oubliant son amour, et ce jour solemnel,
Pour offrir au Seigneur sa prière fervente?
C'est là celle que j'aime et j'aimerai toujours:
Oui; mes amours seront mes uniques amours.

A l'ame de ma vie, à toi ma bien aimée
Je veux jurer encore au pied du saint autel
Amitié, dévouement, un amour éternel:
Ton bonheur est la loi de mon ame charmée.
De l'éclat du soleil, ô mon Dieu, prive moi
Avant que je transgresse une aussi douce loi.

LE PONTIFE.

Livrez-vous aux plaisirs, à l'amour véritable,
Et n'oubliez jamais, époux, tendres amans,
Que l'amour sans estime est une erreur des sens:
Que le mortel sans mœurs est vil et misérable.
La vie est un essai: les plaisirs des bons cœurs
Sont l'image des vrais qu'on nous destine ailleurs.

Les mortels aveuglés dans leur inconséquence
Ont créé la vertu triste et sans vérité:
Mais le ciel la forma pour être la gaîté,
Pour affermir en nous la prompte jouissance.
Puissiez-vous, pour connaître et goûter le bonheur,
Eviter à jamais les pièges de l'erreur!

LE CHOEUR.

Au maître universel vouons notre existence;
Il donna tous les biens à ses premiers enfans;
Aux fils dégénérés de coupables parens
Il donne encor le jour, l'amour et l'espérance.
Seigneur, être parfait de force et de clarté,
Quelle est ton indulgence et quelle est ta bonté.

Dans ce triste séjour d'épreuves salutaires
Tu nous jetes, Seigneur, mais sans nous délaisser;
Jusqu'aux faibles mortels tu daignes t'abaisser;
Tu combats en nos cœurs nos penchans téméraires;
Tu fis la conscience et l'esprit et la voix;
Quelle est donc, ô mon Dieu, la bonté de tes lois!

LES EPOUX.

Bienfaiteur vigilant, créateur de l'abyme,
Reçois nos premiers vœux et nos premiers sermens.
Rends nous dignes, grand Dieu, des vrais contentemens;
Ne nous donne jamais qu'un bonheur légitime;
Et quand le dernier jour retentira pour nous
Puissions-nous, sans rougir, tomber à tes genoux.

LE CHOEUR.

Qui s'avance semblable à l'aurore nouvelle,
Forte comme une armée apprêtée au combat?
Sur elle du soleil étincelle l'éclat
Et la reine des nuits est moins pure et moins belle!
Passez nouvelle épouse, et revenez encor
Etaler des attraits le plus riche trésor.

L'ÉPOUX.

Nous sommes seuls, ô toi, l'objet de ma tendresse,
Vois l'ennemi cruel tomber à tes genoux....
Je suis ton serviteur, autant que ton époux;
Seul but de mes désirs, sois-en seule maîtresse.
Ton bonheur est le mien, ton vouloir est ma loi:
Ah! pour bien m'obéir dispose en tout de moi.

CHOEUR.

Autour de ce logis, ô nuit, double ton ombre.
Silence, étendez vous.... arrêtez-vous passans.
Que les chœurs de musique, et les parfums d'encens
Troublent seuls aujourd'hui le ciel paisible et sombre.
Aimons: car dans l'abyme à jamais effacés
Nos jours tombent sur nous l'un sur l'autre entassés.

UNE VOIX.

Quels soupirs, quels accords, dans cette étroite enceinte?
Le mystère et l'amour, les désirs curieux,
Y régnent tour à tour, et se cachent aux yeux
Sous les dehors trompeurs du trouble et de la crainte.
Dans les bras enlacés de l'amour satisfait
Le bonheur véritable existe entier, parfait.

UNE AUTRE VOIX.

Sur l'escalier rapide une boule pesante
Descend abandonnée, et parcourt lestement
Les degrés successifs qu'elle touche en tombant:
Son départ est sonné: sa chute est incessante.
Amans! dans vos plaisirs sachez suivre un tel cours,
Car l'âge ainsi descend les marches de nos jours.

Fin du Chant second.

CHANT TROISIÈME.

CHOEUR.

Ici l'on voit unis les arts et la nature;
Ce parquet reluisant, et ce mur festonné,
Et ce lit exhaussé, de roses couronné
Brillent d'une élégance aussi riche que pure.
Les fleurs, la soye et l'or, sur ces lambris nouveaux,
Se forment en couronne, ou tressent leurs rameaux.

LA MÈRE.

Les pleurs, de ton bonheur commencent la carrière;
Ils produiront bientôt des plaisirs plus nouveaux:
Tels précèdent les fruits et les jours les plus beaux
La rosée et l'éclat de l'aube printanière.
Heureuse qui possède un bonheur aussi sûr!
Heureuse qui mérite un plaisir aussi pur!

L'ÉPOUSE.

Oui: j'aime le mortel qui fit couler mes larmes:
Il cherche ailleurs pour moi tous les présens d'amour;
Il veut orner encore un splendide séjour
Dont lui seul à mes yeux assemble tous les charmes:
Sa présence est le jour, dont la vive lueur
Donne seule aux objets leur forme et leur couleur.

Ma mère, assurez vous, votre fille est heureuse;
Elle aime en son époux et le maître et l'amant.
S'il est parfois terrible, il est compatissant:
Ses soins ont adouci ma plainte douloureuse.
Il excuse mes pleurs, je souffre mon destin:
Mais qu'ils sont singuliers les secrets de l'hymen.

En voyant son ardeur et son regard terrible,
Ma mère, je craignais d'approcher de ses bras;
Mais il sut ménager jusqu'à mon embarras,
Et l'amour le plus vif me l'a montré sensible.
J'ai dormi sur son sein, où m'a trouvé le jour:
Ma mère, qu'il est doux le chevet de l'amour!

Eh quoi! n'est-il donc pas de bonheur sans mélange?
Il nous faut acheter le plus simple plaisir;
Au moment le plus doux je me sentais mourir:
L'amour pur satisfait lui-même est bien étrange!
On excuse mes pleurs, je souffre mon destin:
Mais qu'ils sont singuliers les secrets de l'hymen!

Je ressens moins d'effroi que je n'ai de tendresse,
Et désire ardemment le maître de mon cœur;
Lui seul sait adoucir ma constante douleur;
Ma blessure a besoin de sa seule caresse.
Il viendra dans mes bras aussitôt son retour:
Ma mère, qu'il est doux le chevet de l'amour!

LA MÈRE.

Tel qu'un plancher mobile est l'âge inévitable;
Rapide il se dérobe, incessamment il fuit;
Sans arrêter ses pas si l'homme le saisit,
C'est par le seul moyen du bonheur véritable.
Ce jour est le premier des plaisirs vertueux;
Je te prédis encor des momens plus heureux.

L'ÉPOUSE.

O ma mère, ma mère, un jour plus désirable
Jamais ne brillera sur ton heureux enfant;
Le riant avenir d'un tel enchantement
Ne peut m'offrir encor l'exemple mémorable.
L'instant qui réunit et l'hymen et l'amour
De nos jours fortunés est le plus heureux jour.

LA MÈRE.

Ah! quand tu sentiras tressaillir tout ton être,
Dis, ne verras tu pas s'embellir ton destin?
Lorsque ton premier né germera dans ton sein,
Avec quelle chaleur voudras-tu le connaître?
Soudain tu sentiras tes désirs agrandis;
Ton bonheur t'offrira deux bonheurs réünis.

Combien alors combien à ton ame contente
Ajoutera l'orgueil de ton époux heureux!
Quand il verra tes pieds ralentis à ses yeux
Et sous ton sein grossi ta démarche pesante.

L'ÉPOUSE.

O ma mère, ma mère, un bonheur aussi doux
M'est-il donc assuré? me le promettez-vous?

LA MÈRE.

Il reviendra plus beau ce jour de jouissance;
Ce jour d'un autre hymen, et des saintes terreurs,
Où la joie et les maux réuniront leurs pleurs,
Quand un être nouveau te devra l'existence:
Celle de ton époux et la tienne en ce jour
Se tripleront ainsi par ce gage d'amour.

L'ÉPOUSE.

O ma mère, comment pourrais-je reconnaître
Les soins et les secours de ton cœur bienfaisant;
Comment puis-je acquitter cet amour vigilant,
Dont je suis redevable à qui m'a donné l'être?
Quels trésors, quels joyaux, me faut-il acheter
Pour pouvoir avec elle aujourd'hui m'acquitter?

LE CHOEUR.

Ah! qui posséderait de Crésus la richesse,
Et l'or et le pouvoir du grand Roi Salomon
D'une mère jamais ne payerait un seul don,
Ni le plus faible soin de sa pure tendresse.
Elle est après le Ciel un tendre créateur,
L'ami le plus réel, un constant bienfaiteur.

L'ÉPOUSE.

J'égalerai le prix à ma reconnaissance;
Le bonheur d'un époux, celui de mes enfans,
Leurs regards satisfaits, leurs yeux reconnaissans,
Lui porteront pour moi sa digne récompense:
Pour trouver à ses dons une juste valeur
Mon cœur imitera ses vertus et son cœur.

LA MÈRE.

Jeune épouse pour toi dans ce jour tout conspire,
Tes parens, tes amis, la nature et le ciel:
Comment es-tu le but d'un soin universel?
Pourquoi chacun ici ressent-il ton empire?
On dirait, en voyant près de toi tant d'amis,
Que tous les cœurs te sont ou sujets ou soumis.

LE CHOEUR.

L'épouse vertueuse à son lever encore,
Chaste comme la veille, et belle de candeur,
Mérite notre hommage et le parfait bonheur;
Quand le ciel l'applaudit, le monde entier l'honore.
Un cœur pur innocent est un trône réel:
L'épouse vertueuse est reine aux yeux du ciel.

Qui s'avance semblable à l'aurore nouvelle,
Forte comme une armée apprêtée au combat?
Sur elle du soleil étincelle l'éclat,
Et la reine des nuits est moins pure et moins belle!
Passez nouvelle épouse et revenez encor
Etaler des attraits le plus riche trésor.

Fin du troisième et dernier Chant.

TABLE

DES

MATIÈRES.

Première Partie.

Seconde Partie.

Troisième Partie.

Quatrième Partie.


Google

